

ANAMORFOSES DA CIDADE UMA BREVE ANTOLOGIA

Página intencionalmente em branco

Textos seleccionados por
Carlos F. Clamote Carreto (Idade Média – séc. XVIII)

e

Luis Carlos Pimenta Gonçalves (séculos XIX-XX)

Página intencionalmente em branco

A IDADE MÉDIA

Documentos Históricos

Il y a bourgeois à Binche, dont chacun doit 34 deniers l'an pour sa bourgeoisie. S'il a maison en ville, qui soit sienne, le bourgeois est quitte de cens pour ce qu'il paie ces 34 d. de bourgeoisie; et s'il n'a maison, il doit aussi les 34 d.; et celui qui n'est pas bourgeois paie le cens que doit la maison où il demeure. Il y a environ 480 bourgeois; et il y a aussi à la Roquette à Binche environ 90 bourgeois, dont chacun devait habituellement 4 d. par an; ils valaient environ 30 s. Tout ce revenu était prisé environ 90 L. par an. Le comte a maintenant acquis ce que messire Sohier de Braine avait à la Roquette et au donjon [...]. Le comte a aussi à Binche son tonlieu des bêtes. De chaque cheval qu'on vend, 4 d., et l'acheteur 4 d., s'il n'est bourgeois, ou prêtre ou clerc ou chevalier qui ne soient marchands. La jument doit 2 d., et si elle allaite un poulain, elle ne doit que 2 d. pour elle et le poulain. Le porc doit 1 ob. La vache doit 1 ob. Le bœuf 1 d. L'âne 32 d. La brebis 1 ob. Ce tonlieu des bêtes vaut environ 18 L. Il a aussi au tonlieu des toiles, de celui qui vend [pour] 5 s., 1 d.; et autant de celui qui achète, s'il n'est homme qui ne doive tonlieu. Ce tonlieu vaut environ 22 L. 16 s. On prend [pour le comte] au tonlieu du fer: de la gerbe de fer pesant 1 cent, 1 ob. de celui qui vend et autant de celui qui achète. Et pour deux ballots de fer aplati à faire ferrures de charrettes, s'il y a 6 bandes en chacun, celui qui vend doit par ballot 1 d. et celui qui achète 1 d. Si elles sont façonnées et apprêtées pour reposer sur les roues, le comte a de 5 s., 1 d. de celui qui vend et autant de celui qui achète. On prend aussi de toute clouterie, de landiers travaillés, de fers à cheval, d'enclumes, de tuyères de soufflets, de chenets de cheminées, de crémaillères et de tout fer travaillé, de 5 s., 1 d. de celui qui vend et autant de celui qui achète. Ce tonlieu du fer vaut environ 26 L. 5 s. 6 d. Le comte a aussi de chaque char de sel mené par un habitant en deçà de la Haine, en droit de winage, 1/2 setier de sel, et de chaque charrette 1 quartier, et autant s'il le mène outre, mais s'il passe par Binche ou son ressort. Le comte a aussi, en droit de tonlieu, de celui qui achète une charretée de sel, 1 quartier, et du char, 1 quartier; et le maire l'a de celui qui vend, pour ce qu'il est maire de l'alleu. Ce winage vaut environ 7 L. et le tonlieu environ 3 s. pour la portion du comte. L'étalage des cordonniers, vanniers et savetiers est tel que le comte a, de chacun qui a fait étalage, le lundi après la Saint-Remi, après qu'il [le marchand] a ôté deux paires de souliers de son choix, la meilleure paire après, de chacun une paire, s'il n'est bourgeois. Cet

étalage vaut environ 40 s. par an. Le comte a aussi au menu tonlieu des fruits et des harengs 10 s. par an. Il a aussi au tonlieu d'huile, oing, sain, suif, de 5 s., 1 d. de celui qui vend et autant de celui qui achète. Vaut environ 18 s. Il a aussi, du char de vin, 4 d, de celui qui vend et 4 d, de celui qui achète; et de la charrette 2 d. [de chacun], s'il n'est bourgeois, cleric ou chevalier. Vaut environ 13 s, l'an. Et aussi doit chaque ouverture de cellier voûté 1 d. par an. Vaut 9 s. 5 d. par an. Et aussi le tonlieu de la futaille vaut environ 8 s. par an. Le tonlieu de chaudronnerie 8 s. Le tonlieu du pain 2 s. Le tonlieu du fourrage 3 s. Et aussi le bacon 1 ob. Le comte a aussi son winage à Binche. Le char de draps passant au winage doit 4 s., la charrette 2 s., la somme de draps doit 8 d., le faix à col 2 d. Et tout autant des laines, huile, miel avec la cire: le char 4 s., la charrette 2 s., la somme 8 d. Et du miel sans cire qu'on appelle "miel écoulé", le char 12 d., la charrette 6 d. Le char d'oing, de sain, de chaudronnerie doit 2 s., la charrette 12 d., la somme 2d. Cire, chandelles, alun, brégie et tout avoir de poids, le char doit 8 s., la charrette 4 s, la somme 8 d. Le char de fer doit 12 d., la charrette 6d., la somme 1 d. La charrette de blé 2 d., le char 4 d., la somme 1 d. La somme de "kevène à faître" 4 d. et "de kevène a à faître" 2 d., de "kevène ouvrée" 2 d. Le char de vin 12 d., la charrette 6 d. Le char de merrain 4 d., la charrette 2 d. Le cheval 4 d. La jument 2 d. La vache 1 ob. Le porc 1 ob. La brebis 1 ob. Colliers 1 ob. La tacre de cuir 2 d. Tout ce winage vaut 100 L. par an. Et ce winage s'étend depuis la Trouille à Grand Reng jusqu'au pont à Saint-Vaast. Et même à Saint-Vaast on perçoit le winage de Binche de ceux qui apportent (des marchandises) des bois de Morlanwelz et de la haie de Carnières et de Fontaine et d'ailleurs. Et ceux de Maubeuge qui portent en ville (des marchandises) d'au-delà de la Sambre ne doivent rien au winage, ni ceux de Grand Reng ni ceux de Rœulx [...]. Les [7] moulins valent, pour la portion du comte, plus de 140 L. Le comte a aussi à Binche sa blaverie. Et l'on prend de chaque char qui apporte du blé ou tout autre grain pour le vendre 4 d., de la charrette 2 d., de la charge de cheval 1 d. et du faix à col 1 d. [sic]. Et où que le grain soit vendu en ville, à la halle ou ailleurs, le char doit 4 d., la charrette 2 d., la charge de cheval 1 d., le faix à col 1 ob. Mais les bourgeois de la ville ne doivent rien. Cette blaverie est acensée 40 L. par an. En cette blaverie [de la halle], le comte a son tonlieu, du char de blé 4 d., de la charrette 2 d., de la charge de cheval 1 d., du faix à col 1 ob., et autant de tous autres grains, et autant doit celui qui vend, où que ce soit en ville, et autant celui qui achète, où que ce soit, s'il n'est bourgeois. Et si aucun apporte blé ou autre grain en ville et le décharge dans son grenier ou étage, où que ce soit, il doit, quand il le vendra, de 5 s., 1 d., et autant celui qui l'achètera, s'il n'est bourgeois. Et

si un bourgeois vend du blé qu'il avait dans son grenier ou étage, celui qui rachète, quel qu'il soit, s'il remporte aussitôt, ne doit du char que 4 d. de la charrette 2 d., de la charge de cheval 1 d., du faix à col 1 ob. Et si celui qui achète ce blé le laissait [entreposé] au même grenier ou étage, ou le mettait en autre lieu en ville, alors il devrait de 5 s., 1 d., s'il n'est bourgeois. Ce tonlieu est acensé 34 L. par an. Le comte a à Binche sa halle aux draps, cuirs et friperie. L'étal de drapier donné à héritage doit 6 s. par an [suivent les détenteurs]. Somme des étals de drapier: 51 et demi; ils valent 15 L. 10 s. par an, Chaque étal doit avoir de largeur 2 pieds 1 paume, de longueur 11 pieds. On perçoit l'étalage à la Saint-Remi. Et il y a en cette halle aux draps des étals de fripier, qui doivent avoir de largeur 2 pieds 1 paume et de longueur 6 pieds. L'étal doit 3 s., à la Saint-Remi ; ils sont donnés à héritage [suivent les détenteurs]. Somme des étals de fripier: 26; ils valent 78 s. Il y a là aussi des étals qui ne sont pas à héritage, on y prend ce qu'on peut y avoir [suivent les détenteurs]. Somme de ces derniers étals: 9; ils valent 15 s. 10 d., qui peuvent croître et diminuer. Et il y a encore au-dessus de la blaverie des étals donnés à héritage aux marchands de cuirs contre 6 s. par étal à la Saint-Remi [suivent les détenteurs]. Somme de ces étals: 12 et demi; ils valent 73 s. Il y a là aussi des étals qui ne sont pas à héritage, on y prend ce qu'on peut y avoir [suivent les détenteurs]. Somme de ces derniers étals: 14 s. Il y a aussi à Binche des étals de bouchers donnés à héritage. Chaque étal doit au comte 6 d. à la Toussaint [suivent les détenteurs]. Somme: 25 étals et demi; ils valent 12 s. 9 d. Le comte a aussi au tonlieu des cuirs: de la tacre 2 d.; de la somme de cuir taillé 1 d.; de la charrette 2 d.; du char 4 d.; du cuir entier 1 ob. ; de la peau de veau, pour [un prix de vente de] 6 d. 1 ob., 1 ob. Ce tonlieu vaut environ 70 s. par an. Dans la ville de Binche qui veut faire son four, l'a. Et tous ceux qui cuisent à ces fours, de 60 pains, doivent 1 pain; et de moins, moins; et de plus, plus, à l'avenant. Les fournisseurs en ont les deux tiers, et le comte le tiers. Ce fournage vaut par an, pour la portion du comte, 55 L. [...]. Le comte a à Binche son droit de forage: de chaque char de vin vendu en ville au robinet, 4 lots de vin; de la charrette, 2 lots. Et de chaque cuve (brassin) de cervoise, goudale et miel, 1 setier petit. Ce forage vaut environ 25 L. par an mais du miel on n'a jamais vu prendre 1 setier par cuve. Le comte a aussi le tonlieu des femmes qui vendent lin, filé, étoupe, couettes, beurre, fromages, œufs, graines de lin, olivète, semence, cages, draps blancs, vieux linge: de 5 s., 1 d.; de 6 d. 1 ob., 1 ob. Ce tonlieu vaut environ 23 L. par an. Le comte a aussi au tonlieu des laines, de 5 s., 1 d.; de 6 d. 1 ob., 1 ob. Ce tonlieu vaut par an environ 7 L. [...]. La maison du change doit chaque année au comte 45 s. en trois termes: Noël, Pâques, Saint-Jean.

Cartulaire des rentes et cens dus au comte de Hainaut (1265-1286), ed. Léopold Devillers, Mons. Société des bibliophiles belges, t. I. 1873, p. 100, 121-124, 127-134.
Tradução do Francês Antigo.

CARTA DA CIDADE DE TROYES (1230)

Moi, Thibaud comte palatin de Champagne et de Brie, fais savoir à tous ceux présents et à venir que je rends libres et francs tous mes hommes et mes femmes de Troyes de toutes autres “toltes” et tailles, que celles que je levais sur les hommes qui habitaient déjà là. Et sur les hommes et les femmes qui viendront habiter en la communauté de Troyes, je lèverai 6 deniers par livre sur leurs meubles, sauf les armes et les habits et leur mobilier.

Et il faut savoir que les pots où l'on met le vin et toute la vaisselle d'or ou d'argent seront taxés chaque année avec les autres biens mobiliers et j'aurai par livre sur les biens mobiliers 2 deniers par an.

Si l'un de mes hommes, ou de mes vassaux ou de ceux qui sont placés sous ma garde vient demeurer à Troyes, les bourgeois de Troyes ne pourront pas le retenir sauf avec mon assentiment et ma volonté.

Et s'il arrivait que l'un de mes hommes ou de mes vassaux ou de ceux qui sont sous ma garde vienne demeurer à Troyes et que cet homme ou cette femme affirmait qu'il n'appartient pas à mes villes, mes fiefs ou mes terres, il me reviendrait de l'y faire rester ou de l'en faire partir selon ma volonté. Et si je refusais, il obtiendrait un sauf-conduit, pour lui et ses biens, pour une durée de 15 jours.

Si l'un des habitants de la communauté de Troyes accepte de payer 20 L. pour l'année, il sera libéré du serment et de l'imposition pour cette année-là envers moi.

Je leur donne et octroye la prévôté et la justice de Troyes, de leurs terres et de leurs vignes qui sont dans le “finage” de Troyes, comme je les tenais le jour où ces lettres ont été prises, contre 300 L. de provinois, qu'ils me paieront tous les ans à la Pentecôte.

Par conséquent, le produit des amendes levées sur les hommes et les femmes de Troyes et sur les habitants dans les limites de la justice de Troyes appartiennent aux bourgeois de Troyes, ainsi que je les percevais auparavant.

Le produit des amendes levées sur les gens qui sont étrangers à la justice de Troyes appartiennent aux bourgeois de Troyes, jusqu'à 20 s., le surplus restant à moi.

Je garde les droits de justice sur le meurtre, le viol et le vol, partout où ces faits auront lieu.

Je garde aussi le champion vaincu, sur lequel je lèverai l'amende selon la coutume de Troyes.

Pour la "fausse mesure", les bourgeois de Troyes auront 20 s. et moi 40 s.

Je conserve la justice et la garde de mes églises, de mes chevaliers, de mes vassaux, de mes juifs de telle sorte que si un habitant de Troyes ou de la justice de la commune de Troyes commettait un forfait envers l'un d'eux – clercs, chevaliers, vassaux ou juifs – et que la plainte soit faite devant moi, je rendrais justice et l'amende me reviendrait. L'amende sera décidée selon la coutume de Troyes par le maire et les jurés de Troyes.

Il faut savoir que moi ou certains de mes gens éliront chaque année 13 hommes de la communauté de Troyes en bonne foi, et ces 13 personnes éliront l'une d'entre elles comme maire, chaque année, dans les quinze jours après que je les aurai nommées. Si elles ne respectent pas ce délai, j'élirai moi-même l'une des 13. Ces 13 personnes jureront sur les saints évangiles de garder et gouverner la ville et les affaires de la ville en toute bonne foi. Les actes des 12 personnes et du maire, qui seront faits en bonne foi, ne pourront être attaqués. Mais s'ils rendent un jugement ou une sentence insuffisante, le plaignant pourrait s'adresser à moi, selon les coutumes de Troyes, si ce n'est qu'il ne lui en coûtera rien et que ceux qui auront rendu jugement ou la sentence n'exigeront pas l'amende. Les 12 jurés et le maire lèveront les deniers de chacun, 6 d. par livre sur les biens meubles, comme il est dit ci-dessus, et 2 d. par livre sur les biens immobiliers, par le serment de ceux qui devront cet impôt. Si le maire ou les 12 jurés ou une partie d'entre eux jusqu'à 3 ou plus ont des soupçons sur l'un de ceux qui ont juré devoir payer 6 d. par livre et 2 d. par livre sur les biens immobiliers, ils pourront l'augmenter en leur conscience, si ce n'est que celui qui aura juré ne paiera pas l'amende. Ces deniers seront payés chaque année à la fête de saint André [30 novembre].

Tous ceux de la commune de Troyes pourront vendre et acheter leurs biens comme ils faisaient auparavant, et ils garderont leurs franchises et leurs usages comme auparavant. Si l'un d'entre eux voulait faire un procès à l'un des habitants de la commune de Troyes, je ne pourrais instrumenter le procès en dehors de Troyes, sauf s'il s'agit d'un cas me concernant personnellement, et la cause serait terminée selon les coutumes de Troyes.

J'aurai mon ost et ma chevauchée comme auparavant, si ce n'est que les hommes de plus de 60 ans n'iront pas; mais s'ils le peuvent, ils enverront un remplaçant. Si je

“semonce mon ost ou ma chevauchée” en temps de foire, les changeurs et les marchands qui travailleront à la foire pourront envoyer des remplaçants sans payer d’amende. Si quelqu’un ne venait pas à mon ost ou ma chevauchée, il payerait une amende. Et je promets que je ne semondrai pas mon ost et ma chevauchée pour les ennuyer, mais seulement parce que j’y serai obligé. Je veux que les chevaux nécessaires à la chevauchée non plus que les armes ne soient pris pour dépôts de garantie. Si moi ou mes gens avons besoin de chevaux ou de charrettes, on demandera au maire de Troyes qui louera ce qui est nécessaire et le loyer sera payé par mes terres me devant un cens. Si le cheval mourait, les 12 jurés et le maire de Troyes seraient remboursés sur le revenu de mes cens. Tous ceux de la communauté de Troyes qui auront 20 L. de revenu, auront une arbalète chez eux et 50 carreaux.

Les bourgeois de Troyes cuiront dans mes fours et moudront dans mes moulins au même titre que les autres; s’il arrivait que mes fours et mes moulins à Troyes fussent insuffisants, ils cuiront et moudront selon ce qu’en décideront les 12 jurés et le maire, dans mes autres fours et moulins. Et quand fours et moulins seront en nombre suffisant selon ce qu’en décideront les 12 jurés et le maire, tous iront y cuire leur pain et moudre leur farine.

Si l’un des 13 élus était pris dans un procès, ou à la guerre ou excommunié à cause de la ville, les 12 jurés et le maire qui leur succéderont devront prendre l’affaire en mains, ainsi que leurs prédécesseurs l’avaient fait. Je ne pourrai pas ne pas intervenir si cela arrive. Si quelqu’un de la communauté de Troyes était emprisonné pour dettes quelque part, je serais tenu de le délivrer en payant une caution sur mes biens. S’il était emprisonné pour un autre motif, je serais tenu de l’aider et de le délivrer sur ma foi.

Si certains de ceux qui viendront habiter à Troyes veulent repartir, ils pourront s’en aller librement quand ils voudront, et ils auront de moi un sauf-conduit de 15 jours. Mes sergents et ceux qui gardent mes chartes ou celles de mes ancêtres pourront participer à la commune de Troyes; s’ils refusent, ils resteront à mon service comme auparavant. J’ai juré de tenir toutes les clauses contenues dans cet acte, pour moi, mes héritiers perpétuellement. Et pour que cet acte soit sûr et stable, je l’ai fait sceller de mon sceau. Ce fut fait en l’an de grâce 1230, au mois de septembre.

In Elizabeth Chapin, *Les Villes de foires de Champagne des origines au début du XIV^e siècle*. Paris, Champion, 1937, p. 288 et p. 147. Traduzido do Francês Antigo.

A MURALHA DE PARIS

Au nom de la sainte et indivise Trinité Amen. Philippe par la grâce de Dieu roi de France. Sachent tous présents et à venir que nous, à la demande de notre cher et fidèle abbé Jean de Saint-Germain, nous avons donné à perpétuité à l'église Saint-Germain-des-Prés la poterne de nos murs de Paris qui est sur la route de Saint-Germain-des-Prés, à tenir de nous et nos héritiers librement et calmement sans aucune coutume, à la condition toutefois que lorsqu'elle sera construite, l'abbé de Saint-Germain devra la recouvrir de merrain et de tuile, et la réparer toutes les fois qu'il sera nécessaire, et l'entretenir de telle sorte qu'elle ne se détériore pas. Pour que ceci soit ferme et sûr, nous avons confirmé ladite page de l'autorité de notre sceau et du seing royal souscrit. Fait à Paris l'année de l'incarnation 1209, de notre règne le 31e, présents au Palais ceux dont les noms et les seings sont souscrits. Sénéchalat vacant. Seing de Guy bouteiller, Seing de Barthélemy chambrier. Seing de Dreu connétable. Donné la chancellerie étant vacante.

Actes de Philippe Auguste, 1er nov. 1206-31 oct. 1215,
ed. J. Monicat e J. Boussard, dir. Ch. Samaran, t. III, Paris,
1966, n.º 1102, p. 187. Tradução do Latim.

ECOS DA RUA NUM DOS TEXTOS MEDIEVAIS MAIS ANTIGOS (ADAPTAÇÃO EM FRANCÊS MODERNO)

Je vous dirai comment font ceux qui ont des marchandises à vendre et qui courent Paris, en les criant, jusqu'à la nuit.

Ils commencent dès le point du jour. "Seigneurs, dit le premier, allez aux bains, vite, vite: ils sont chauds!" Et puis viennent ceux qui crient les poissons: harengs saurs et harengs blancs, harengs frais salés, vives de mer et aloses. Et d'autres qui crient les oisons, et les pigeons, et la viande salée, et la viande fraîche. Et la sauce à l'ail, et le miel. Et les pois en purée chaude, et les fèves chaudes. Et les oignons et le cresson de fontaine, et le pourpier, et les poireaux, et la laitue fraîche.

Celui-ci s'écrie: "J'ai du bon merlan frais, du merlan salé!..." Un autre: "Je change des aiguilles contre du vieux fer!" Ou bien: "Qui veut de l'eau contre du pain?..." Et celui-là: "J'ai du bon fromage de Champagne, du fromage de Brie! N'oubliez pas mon beurre frais!..." "Voilà du bon gruau! Farine fine! Farine..." "Au lait, la commère, ma voisine!..." "Pêches mûres! Poires de Caillaux! Noix fraîches! Calville

rouge! Calville blanc d’Auvergne!...” “Balais! Balais!...” “Bûches! Bûches à deux oboles la pièce!...” Et puis l’huile de noix, les cerneaux, le vinaigre...” “Cerises au verjus! Légumes! Œufs! Poireaux!...” “Pâtés chauds! Gâteaux chauds!...” “Lardons grillés!”

“Marchands de vestes et de manteaux!...” “Rapiéceur de vêtement!...” “Raccommodeur de haches, de bancs et de baquets!...” “Herbe à joncher le sol!...” “Marchand de vieilles chaussettes!”

Et tous ceux qui réclament du pain: “Du pain pour les Frères mineurs!...” “Du pain pour les Carmes!...” “Du pain pour les pauvres prisonniers!...” “Du pain pour les croisés!...” “Du pain pour les aveugles du Champ-Pourri!...” “Du pain pour les Bons Enfants, pour les Filles-Dieu!”

“Étains à récurer! Hanaps à réparer!...” “Qui veut des Noëls?...” “Vieux fers, vieux pots, vieilles poêles à vendre...” “Chandelles! Chandelles!”

Et voici qu’on publie un édit du roi Louis.

“Vin à trente-deux deniers! à seize! à douze! à huit! à six!...” “Flans tout chauds!...” “Châtaignes de Lombardie! Figues de Malte! figues! Raisin de Damas! raisin!...” “Savon d’outre-mer!”

Et voici le sonneur qui court les rues en criant : “Priez pour l’âme du trépassé!” “Champignons! champignons!...” “Cornouilles mûres ! cornouilles...” “Prunes de haies à vendre!...” “Qui veut des petits oiseaux contre du pain?...” “Chapeaux! chapeaux!...” “Charbon en sac, pour un denier!” Et sur le soir commence à crier le marchand d’oublies: “Voilà l’oublieur!”

Il y a tant à vendre que je ne puis m’empêcher d’acheter. À acheter seulement un échantillon de chaque chose une fortune y passerait.

In E. Faral, *Textes relatifs à la civilisation des Temps modernes*, Paris, Hachette, 1938, p. 84-85.

A CIDADE GEOGRÁFICA: CIRCUNSCREVER O ESPAÇO

19. Après la terre de Scite est Alemaigne, ki comence a la montaigne de Seune sus le Danon, et dure dusc’al. Rin: c’est uns fleuves ki departoit jadis Alemaigne et France, mais or dure dusk’en Loheraigne. Et sachiés k’en Alemaigne est l’archeveschié de Magance et de Trieves, et .vii. autres archeveschiés et bien. l.iiii. eveschiés, jusc’a Mes et a Verdun, el contree de Loheraigne. 20. Après Alemaigne outre le Rin est

France, ki jadis fu apelés Galle; en quoi est premierement Borgoigne, ki commence as montaignes entre Alemaigne et Lombardie au fieuve del Rosne a l'archeveschié de Tarentasne et de Besençon et de Vienne et de Ombron; ou il a .xvi. eveschiés. 21. Puis commence la droite France ale cité de Lion sor le Rosne, et dure dusk'en Flandres sor la mer d'Engleterre, et en Picardie et en Normendie et a la petite Bretagne et Angio et Poito, jusc'al Bordiaus au fleuve de la Gironde, jusques au Fui Nostre Dame; ou il a .vii. archeveschiés et bien cinquante et .i. eveschiés. Après est Provence jusc'a la mer, ou est l'archeveschié d'Ais et d'Arle o tout .xii. eveschiés. D'autre part est Gascongne, ou il a .vli. archeveschiés et .x. eveschiés; et marchist a l'archeveschié de Nerbonne, ou est la contree de Toulouse et de Montpellier et .ix. eveschiés.

Brunetto Latini, *Li Livres dou Tresor* (circa 1266), I, 123, 19-21; edição crítica de Francis J. Carmody, Genève, Slatkine Reprints, 1998.

Dans ce siège très illustre de la monarchie française a été élevé un splendide palais, témoignage superbe de la magnificence royale. Ses murailles inexpugnables offrent entre elles une enceinte assez vaste et assez étendue pour pouvoir contenir un peuple innombrable. Par honneur pour leur glorieuse mémoire, les statues de tous les rois de France, qui jusqu'à ce jour ont occupé le trône, sont réunies en ce lieu, elles sont d'une ressemblance si expressive, qu'à première vue on les croirait vivantes. La table de marbre dont la surface uniforme offre le plus brillant poli est placée au couchant, sous le reflet des vitraux, en sorte que les convives sont tournés vers l'Orient; elle est d'une telle grandeur que si j'en citais les dimensions sans fournir la preuve de mon propos, je craindrais qu'on ne me crût pas.

Le Palais du roi n'a été ni décoré pour l'indolence et les grossiers plaisirs des sens, ni élevé pour flatter la vanité fausse et trompeuse d'une vaine gloire, ni fortifié pour abriter les perfides complots d'une orgueilleuse tyrannie; mais il a été merveilleusement adapté aux soins actifs, efficaces, complets de la prudence de nos rois qui cherchent sans cesse par leurs ordonnances à accroître le bien-être public.

Jean de Jandun, *Éloge de la ville de Paris* dans *Le Roux de Lincy et L. M. Tisserand, Paris et ses historiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Imprimerie nationale, 1867. Tradução do Latim.

À cause d'une mutation monétaire, c'est-à-dire du passage de la monnaie faible à une monnaie forte, une révolte désagréable s'éleva à Paris à cause des loyers des maisons. En effet, les citoyens de Paris étaient forcés de louer leurs maisons et d'acquitter leurs loyers en monnaie forte selon l'ordonnance royale, ce qui correspondait pour le petit peuple à s'acquitter d'un loyer presque triplé par rapport au prix habituel. Enfin, une foule de gens du peuple et des bourgeois de Paris, excités contre le roi, se dirigèrent aussitôt vers la maison du Temple à Paris, dans laquelle ils savaient que le roi s'était réfugié, et demandèrent de pouvoir accéder devant lui et quand cela leur fut refusé, ils bloquèrent les issues de la forteresse du Temple par la force, afin que les vivres ne puissent être apportés au roi. De plus, quand ils se rendirent compte qu'Étienne Barbette, citoyen de Paris, riche et puissant, qui était officier voyer de la cité, était le principal conseiller et à l'origine de l'ordonnance sur le loyer des maisons, très en colère contre lui, ils livrèrent au pillage puis aux flammes d'abord la maison qu'il avait hors des murs de la cité, puis la maison qu'il habitait près de Saint-Martin dans le faubourg. Quand le roi découvrit ces méfaits, ne supportant pas plus longtemps le mal qui avait été fait à lui-même et à son bourgeois, il punit de mort tous les auteurs de troubles qu'il put trouver. Et il fit pendre les plus coupables, hors des portes de la cité, aux arbres les plus proches, ainsi qu'à des fourches patibulaires installées aux entrées les plus importantes de la ville.

Continuation de Géraud de Frachet, in *Recueil des historiens de France*, XXI, p. 27. Tradução do Latim.

Jean de Saint-Victor, in *Recueil des historiens de France*, XXI, p. 647. Tradução do Latim.

Documentos Literários

PERSPECTIVAS ÉPICAS: DA CIDADE AMEAÇADA À CIDADE DE TODOS OS DESEJOS

Vait s'en li reis a Paris la cité,

Li cuens Guillelmes a Mosteruel sor mer.

Or se cuida Guillelme reposer,

Deduire en bos et en riviere aller;

Mais ce n'iert ja tant com puisse durer,

*Car li Franceis pristrent a reveler,
Li uns sor l'altre guerrier et foler.
Les viles ardent, le païs font guaster
Por Looïs ne se vuelent tensor.*

*Le Couronnement de Louis (circa 1130), ed. E. Langlois,
Paris, Honoré Champion, CFMA, 1984, v. 2655-2663.*

*A Orliens vindrent, la mirable cité;
La nuit il jurent li demoisel menbré
Jusqu'al matin que i fu ajorné.
Es chevax montent, quant i sont anselé.
A sainte Croiz ont li baron oré
Et de bon cuer le servise escouté.
Puis s'an tornerent, com en i ot chanté.
Par mi la Biause se sont acheminé,
Jusq'a Estanpes ne se sont aresté.
Ilecques sont une nuit ostelé,
Et puis an sont al matinet torné.
Par Estrichi sont li baron pasé;
Ce jor ont tant chevalchié et erré
Que Paris voient, la mirable cité,
Et mainte iglisse et maint clochier levé,
Les abaïes de grant nobilité,
Et voient Saine, don parfont son li gué,
Et les molins, dom il i ot planté,
Voient les nes qui amoinent le blé,
Le vin, le sel et la grant richeté.*

*Les Narbonnais (séc. XIII), ed. H. Suchier, 2 volumes,
Paris, Société des Anciens Textes Français, 1898, vol. I,
v. 1858-1877.*

*Vers Paris s'en avalent, l'amirable cité;
 La contree regarde et de lonc et de lé,
 Molt li plot li paÿs quant l' ot bien avisé.
 La dame ert a Montmartre, s' esgarda la valee,
 Vit la cit de Paris, qui est et longue et lee,
 Mainte tour, mainte sale et mainte cheminee;
 Vit de Montleheri la grant tour quarnelee;
 La riviere de Saine vit, qui molt estoit lee,
 Et d'une part et d'autre mainte vigne plantee;
 Vit Pontoise et Poissi et Meullent en l'estree,
 Marli, Montmorenci et Conflans en la pree,
 Dantmartin en Goiele, qui molt ert bien fermee,
 Et mainte autre grant vile que je n'ai pas nonmee.
 Molt li plot li paÿs et toute la contree.
 "Ha! Dieus," fait ele, «sire, qui fist del et rousée,
 Com est Berte ma fille richement mariee
 Et en tre noble lieu venue et arrivee!"*

Adenet Le Roi, *Berte as grans piés* (circa 1273), ed. Albert Henry, Genève, Droz, 1982, v. 1959-1975.

O ROMANCE “REALISTA” (SÉC. XIII)

DESCRIÇÃO DE METZ NOS TEMPOS SENHORIAIS: ENTRE A NOSTALGIA E O DESLUMBRAMENTO

*Tout sagement et deduisant
 entre Galeren en la ville
 ou il oit de destriers dix mille
 parmi ces rues cler hanir,
 chevaliers aller et venir
 sur chevaulx reposez et froes.*

*Cil autre y jouent aux eschés,
et cil aux tables se deportent;
cil varlet ces presens y portent
par les hostels a ces pucelles
et aux dames vaillans et belles.*

*Planté y a de damoiseaux
qui font gorges a leurs oyseaux.*

[...]

*Cy sont a vendre cist chevreux
et chers et autres venoisons,
et de la est la grant foisons
d'oues, de jantes et de grues,
qu'on va portant parmy ces rues,
et d'autres volailles assez;
trop repourroie estre lassez
de nommer et de mectre en nombre
les poissons que l' en vent en l' ombre;
si pouez veoir ou chemin
planté de poivre et de coumin,
d' autres especes et de cire.
Si sont li changeüirs en tire
qui davant eulx ont leur monnoye:
cil change, cil conte, cil noie,
cil dit: "C'est voirs", cil: "C' est mençonge."
Onques yvres, tant fust en songe,
ne vit dormant la merveille
que cil puet cy veoir qui veille.
Cil n'y resert mie d'oyseusez
qui y vent pierres precieuses,
et ymages d'argent et d'or.
Autre ont davant eulx grant tresor
de leur riche vasselement.*

*La en a vint, la en a cent
 Qui brere font lyons et ours;
 En mi la ville, es quarrefours,
 viele cil, et cist y chante,
 cil y tumbre, cist y enchante.
 Cy orriéz cors et bousines,
 Et les cousteaux par ses cuisines
 Dont cil queu les viandes couppent,
 Qui des meilleurs morsiaux s'en coupent.
 Cy a grant noise des mortiers,
 et des cloches de ces moustiers
 qu'en sonne par la ville ensemble.
 Telle feste court, ce me semble,
 Mais or est morte en nostre aage,
 Pas ne regnent li seigneurage.*

Renaut, *Galeran de Bretagne* (início séc. XIII), ed. Lucien Foulet, Paris, Librairie Honoré Champion, 1975, v. 3338-3398.

A CIDADE, O LABIRINTO E A OCULTAÇÃO IDENTITÁRIA

BEAU REPAIRE, A CIDADE DE BLANCHEFLEUR

S'il n'avait trouvé au-dehors qu'une terre déserte et détruite, le dedans ne se présentait pas mieux, car partout où il allait, ce n'était que rues désertées et maisons toutes en ruine, sans âme qui vive. Il y avait dans la ville deux monastères, c'étaient deux abbayes, l'une de nonnes terrifiées, l'autre de moines désemparés. Ces monastères, il ne les a pas trouvés bien décorés ni garnis de belles tentures. Il ne vit au contraire que des murs éventrés et fendus, des tours aux toits des portes grandes ouvertes, béants, de nuit comme de jour. Pas un moulin pour moudre, pas un four pour cuire, en quelque lieu que ce soit de la ville, ni pain, ni galette ni rien qui fût à vendre même pour un denier. Ainsi trouva-t-il un château rendu désert, où il n'y avait ni pain ni pâte, ni vin, ni cidre, ni bière.

A CIDADE DE ESCAVALON

Il regarde le site du château, qui se tenait sur un bras de mer. Il en voyait les murs et la tour, si puissants que celui-ci n'a rien à redouter. Il regarde aussi la ville tout entière, que peuplaient de bien belles gens, les comptoirs des changeurs, tout couverts d'or et d'argent et de monnaies. Il voit les places et les rues, toutes remplies de bons artisans occupés à divers métiers, avec toute la variété qui peut être la leur: l'un fait des heaumes, l'autre des hauberts, celui-ci des selles, celui-là des blasons, cet autre des harnais de cuir et cet autre des en voici qui fourbissent les épées, éperons, et d'autres qui foulent les draps ou qui les tissent, ou qui les peignent ou qui les tondent, d'autres encore fondent l'or et l'argent, et il y en a qui façonnent de belles pièces précieuses, des coupes, des hanaps, des écuelles, et des vases incrustés de nielle, des anneaux, des ceintures et des fermoirs. On pourrait bien croire et penser que c'est constamment jour de foire dans la ville tant elle regorgeait de richesses, de cire, de poivre et de graines, ainsi que de fourrures de vair et de gris et de toutes sortes de marchandises.

Chrétien de Troyes, *Perceval ou Le Conte du Graal* [2.^a metade do séc. XII], tradução para francês moderno de Charles Méla, in *Chrétien de Troyes. Romans*. Paris, Le Livre de Poche, col. Classiques Modernes, 1994, p. 994 e 1111-1112.

A CIDADE MORALIZADA

RUTEBEUF, *LE DIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS* (1268)

*Il me faut rimer sur un conflit
qui a fait et qui fera
dépenser beaucoup d'argent:
les choses en ce monde n'en iront pas mieux.
Les clercs de Paris
(je parle de ceux de l'Université,
en particulier de la Faculté des Arts,*

*non pas des hommes d'âge pleins de vertu)
sont entrés en conflit les uns avec les autres:
rien de bon n'en sortira, je crois;
il n'en sortira que des maux et des tourments,
c'est ce qui arrive déjà jour et nuit.
Est-ce bien une chose à faire?
Le fils d'un pauvre paysan
viendra étudier à Paris;
tout ce que son père pourra gratter
sur un arpent ou deux de terre;
il le donnera tout entier à son fils,
pour qu'il se fasse honneur, qu'il se fasse estimer,
et lui, il en reste ruiné.
Une fois le jeune homme arrivé à Paris
pour faire ce à quoi il s'est obligé
et pour mener une vie honorable,
il inverse la prophétie d'Isaïe:
ce qui fut gagné par le soc et la charrue,
il le convertit en équipement militaire.
Il regarde dans toutes les rues
ou il peut voir une jolie traînée;
il regarde partout, partout il traîne;
son argent fuit, ses habits s'usent:
tout est à recommencer.
De telles semailles ne sont guère fécondes.
En Carême, quand on doit agir
de façon à plaire à Dieu,
ils revêtent un haubert à la place d'une haire
et boivent jusqu'à en être assommés;
à trois ou quatre
ils font se battre quatre cents étudiants
et arrêter les cours de l'Université:*

*n'est-ce pas là un grand malheur?
Dieu! il n'est pas pourtant de vie si honorable,
pour qui aurait envie de bien se conduire,
que celle du véritable étudiant!
Ils endurent plus qu'un portefaix,
dès lors qu'ils veulent étudier sérieusement;
ils ne peuvent pas songer
à s'attarder longtemps à table:
leur vie est aussi méritoire
que celle de n'importe quel moine.
Pourquoi partir loin de chez soi,
s'en aller dans un pays étranger,
si c'est pour y devenir un fou parfait
alors qu'on doit apprendre la sagesse,
pour y perdre son argent et son temps
et pour faire honte à ses amis?
Mais le mauvais étudiant ne sait ce qu'est l'honneur.*

In Rutebeuf, *Œuvres complètes*, tradução para francês moderno de M. Zink, Paris, Le Livre de Poche, Col. Lettres Gothiques, 1989-90, p. 920-923.

CHARLES D'ORLÉANS (1394-1465): PARIS E A NOSTALGIA DO PASSADO

RONDEAU 344

*Saluez-moi toute la compagnie
où, tout joyeux, vous vous trouvez à présent!
Et dites-leur que je serais volontiers
avec eux, mais que je ne le pourrai pas
à cause de Vieillesse qui me tient en son pouvoir.
Autrefois Jeunesse, si belle,*

*me gouvernait. Hélas! je n'y suis plus maintenant
et, pour cette raison et au nom de Dieu, excusez-moi!
Je fus amoureux, maintenant je ne je suis plus,
et à Paris je menais une bonne vie:
Adieu bon temps, je ne saurais vous rattraper!
J'étais bien serré à la taille par une courroie mince,
il convient que je la délie pour cause d'âge:
Saluez-moi toute la compagnie!*

In Charles d'Orléans, *Ballades et Rondeaux*, tradução para francês moderno de Jean-Claude Mühlethaler, Paris, Le Livre de Poche, Col. Lettres Gothiques, 1992.

O SÉCULO XVI

PARIS VISTA POR RABELAIS (1534)

Quelques jours après qu'ilz se feurent rafraichiz, il visita la ville, et fut veu de tout le monde en grande admiration, car le peuple de Paris est tant sot, tant badault et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecques ses cymbales, un vielleuz au mylieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur evangelicque.

Et tant molestement le poursuyvirent qu'il feut contrainct soy reposer suz les tours de l'église Nostre Dame. Auquel lieu estant, et voyant tant de gens à l'entour de soy, dist clerement:

“Je croy que ces marrouffles veulent que je leurs paye icy ma bien venue et mon *proficiat*. C'est raison. Je leur voys donner le vin, mais ce ne sera que parrys.”

Lors, en soubriant, destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyt, sans les femmes et petiz enfans.

Quelque nombre d'iceulx evada ce pissefort à legiereté des pieds, et, quand furent au plus hault de l'Université, suans, toussans, crachans et hors d'halene, commencerent à renier et jurer, les ungs en cholere, les aultres parrys: “Carymary, carymara! Par sainte Mamy, nous son baignez parrys!” Dont fut depuis la ville nommée *Paris*, laquelle auparavant on appelloit *Leucece*, comme dict Strabo, *lib. iiij*, c'est à dire, en grec, *Blanchette*, pour les blanches cuisses des dames dudict lieu. Et, par autant que à ceste nouvelle imposition du nom tous les assistans jurerent chascun les saints de sa paroisse, les Parisiens, qui sont faitz de toutes gens et toutes pieces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu outrecuydez, dont estime Joaninus de Barranco, *libro De copiositate reverentiarum*, que sont dictz *Parrhesiens* en Grecisme, c'est à dire fiers en parler.

Ce fait, considera les grosses cloches que estoient esdictes tours, et les feist sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes au coul de sa jument, laquelle il vouloit renvoyer à son pere toute chargée de froumaiges de Brye et de harans frays. De fait, les emporta en son logis.

Cependant vint un commandeur jambonnier de saint Antoine pour faire sa queste suille, lequel, pour se faire entendre de loing et faire trembler le lard au charnier,

les voulut emporter furtivement, mais par honnesteté les laissa, non parce qu'elles estoient trop chauldes, mais parce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portée. Cil ne fut pas celluy de Bourg, car il est trop de mes amys.

Toute la ville feut esmeue en sedition, comme vous sçavez que à ce ilz sont tant faciles que les nations estranges s'esbahissent de la patience des Roys de France, lesquelz aultrement par bonne justice ne les refrenent, veuz les inconveniens qui en sortent de jour en jour. Pleust à Dieu que je sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces chismes et monopoles, pour les mettre en evidence es confraries de ma paroisse!

Croyez que le lieu auquel convint le peuple tout folfré et habaliné feut Nesle , où lors estoit, maintenant n'est plus l'oracle de Lucece. Là feut proposé le cas et remonstré l'inconvenient des cloches transportées. Après avoir bien ergoté *pro et contra*, feut conclud en *Baralipton* que l'on envoyroit le plus vieux et suffisant de la Faculté vers Gargantua pour luy remonstrer l'horrible inconvenient de la perte d'icelles cloches, et, nonobstant la remonstrance d'aucuns de l'Université qui alleguoient que ceste charge mieulx competoit à un orateur que à un sophiste, feut à cest affaire esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo.

Gargantua, cap. XVII (ed. Pierre Michel, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1972).

L'ENFER DE CLÉMENT MAROT DE CAHORS EN QUERCY, VALET DE CHAMBRE DU ROY: COMPOSÉ EN LA PRISON DE L'AIGLE DE CHARTRES: ET PAR LUY ENVOYÉ À SES AMYS

Moy, qui estoys absent, et loing des villes:

Où certains folz feirent choses trop viles,

Et de scandalle, hélas au grand ennuy,

Au detriment, et à la mort d'aultruy.

Ce que sachant, pour me justifier,

En ta bonté je m'osay tant fier,

Que hors de Bloys partys pour à toy, Sire,

Me presenter. Mais quelcun me vint dire,

Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage:

*Car tu pourroys avoir mauvais visage
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,
Qui pour fuyr le peril d'ung rocher
En pleine mer se destourne tout court:
Ainsi pour vray m'escartay de la court:
Craignant trouver le peril de durté,
Où je n'euz oncq, fors douceur, et seurté.
Puis je sçavoys, sans que de faict l'apprinsse,
Qu'à ung subject l'oeil obscur de son Prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre, et la moins souhaitable.
Si m'en allay evitant ce dangier
Non en pays, non à Prince estrangier,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'aultre Roy à mon tour,
Mon second Maistre, et ta soeur son espouse,
A qui je fuz des ans a quatre, et douze,
De ta main noble heureusement donné.
Puis tost apres, Royal chef couronné,
Sachant plusieurs de vie trop meilleure,
Que je ne suys, estre bruslés à l'heure
Si durement, que mainte nation
En est tombée en admiration,
J'abandonnay sans avoir commys crime
L'ingrate France, ingrate ingratissime
A son Poëte: et en le delaissant,
Fort grand regret ne vint mon cueur blessant.
Tu ments Marot, grand regret tu sentys,
Quand tu pensas à tes Enfants petits.
En fin passay les grands froides montaignes,
Et vins entrer aux Lombardes campagnes:*

*Puis en l'Itale, où Dieu qui me guydoit,
Dressa mes pas au lieu, où residoit
De ton clair sang une Princesse humaine,
Ta belle soeur, et cousine germaine,
Fille du Roy tant craint, et renommé,
Pere du peuple aux Chroniques nommé.*

In Clément Marot, *Oeuvres poétiques*, vol. 2, edição de G. Defaux (<http://www.bibliopolis.fr>).

O SÉCULO XVII

A CIDADE E OS COSTUMES

DE LA VILLE

I

(I) L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs au Cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

(I) L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont l'on se moque.

(VII) L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique; l'on y passe en revue l'un devant l'autre: carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

2 (V)

Tout le monde connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir: les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule; on les voit de fort près se jeter dans l'eau; on les en voit sortir: c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus.

3 (V)

Dans ces lieux d'un concours général, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, et pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promène pas avec une compagne par la nécessité de la conversation; on se joint ensemble pour, se rassurer sur le théâtre, s'appriivoiser avec le public, et se raffermir contre la critique: c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on penche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

4 (I)

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon, et leurs mots pour rire. Tant que cet assemblage est dans sa force, et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs: cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger: il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connaît ni les routes, ni la langue ni les moeurs, ni la coutume; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence; il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, et qui est comme le héros de la société: celui-ci s'est chargé de la joie des autres, et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point, et paraisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites: ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même coterie: il y a toujours, dès la première année, des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre; l'intérêt de la beauté, les incidents du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent la république, et lui portent enfin le coup mortel: il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

5 (IV)

Il y a dans la ville la grande et la petite robe; et la première se venge sur l'autre des dédains de la cour, et des petites humiliations qu'elle y essuie. De savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, et à qui l'on conteste le premier: il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire, par la gravité et par la dépense, à s'égaliser à la magistrature, ou ne lui cède qu'avec peine: on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole et le mérite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office.

6 (V)

Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer? Vite, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage; ils vous en croiront plus occupé; ils diront: "Cet homme est laborieux, infatigable; il lit, il travaille jusque dans les rues ou sur la route." Apprenez du moindre avocat qu'il faut paraître accablé d'affaires, froncer le sourcil, et rêver à rien très profondément; savoir à propos perdre le boire et le manger; ne faire qu'apparaître dans sa maison, s'évanouir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux Gomons, aux Duhamels.

7 (IV)

Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de petits-maîtres: ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés. Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire: ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étaient dus, et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très méchants originaux.

8 (IV)

Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses moeurs, sa taille et son visage, qu'il y avait laissés: il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête.

9 (IV)

Les Crispins se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui, avec un essaim de gens de livrées, où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec Jason, qui se ruine, et avec Thrason, qui veut se marier, et qui a consigné.

[...]

II (V)

Quel est l'égarément de certains particuliers, qui riches, du négoce de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur équipage, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule; les traits et la raillerie de toute une ville, qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi!

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent: c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne sait point dans l'Ile qu'André brille au Marais, et qu'il y dissipe son patrimoine: du moins, s'il était connu dans toute la ville et dans ses faubourgs, il serait difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui dirait de lui: Il est magnifique, et qui lui tiendrait compte des régals qu'il fait à Xanthe et à Ariston, et des fêtes qu'il donne à Elamire; mais il se ruine obscurément: ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence, et qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

I2 (I)

Narcisse se lève le matin pour se coucher le soir; il a ses heures de toilette comme une femme; il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de pour un tiers ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi. Là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande et le Mercure galant; il a lu Bergerac, des Marets, Lesclache, les Historiettes de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier; et il meurt ainsi après avoir vécu.

I3 (V)

Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part: de savoir où, il est difficile; mais son visage m'est familier.- Il l'est à bien d'autres; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire. Est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu? où n'est-il point? S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paraît à une fenêtre de l'Hôtel de ville; si l'on attend

une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud; s'il se fait un carrousel, le voilà entré, et placé sur l'amphithéâtre; si le Roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux serments des ligues suisses que celle du chancelier et des ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une Saint-Hubert, le voilà à cheval; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Outils, il est à Achères. Il aime les troupes, la milice, la guerre; il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. Chanley sait les marches, Jacquier les vivres, Du Metz l'artillerie: celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir; mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il n'aura point regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville! Qui dira après lui: "Le Cours est fermé, on ne s'y promène point; le borbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus"? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier; que Rochois est enrhumée, et ne chantera de huit jours? Qui connaîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées? Qui dira: "Scapin porte des fleurs de lis", et qui en sera plus édifié? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise? Qui sera mieux fourni de vaudevilles? Qui prêtera aux femmes les Annales galantes et le Journal amoureux? Qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'Opéra, et les fureurs de Roland dans une ruelle? Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottos gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir?

I4 (V)

Théramène était riche et avait du mérite; il a hérité, il est donc très riche et d'un très grand mérite. Voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, et toutes les filles pour époux. Il va de maisons en maisons faire espérer aux mères qu'il épousera. Est-il assis, elles se retirent, pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, et à Théramène de faire ses déclarations. Il tient ici contre le mortier; là il efface le cavalier ou le gentilhomme. Un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite. Combien de galants va-t-il mettre en déroute! quels bons partis ne fera-t-il point manquer? Pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être, et qui attendent d'un

mariage à remplir le vide de leur consignation. On devrait proscrire de tels personnages si heureux, si pécunieux, d'une ville bien policée, ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avaient que du mérite.

I5 (VIII)

Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire; il ne l'imite en aucune manière dans ces dehors agréables et caressants que quelques courtisans, et surtout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, et qui n'a même que du mérite: elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres; elles le trouvent à la cour, cela leur suffit; elles le souffrent, elles l'estiment; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage: comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille de goût et de complaisance pour quiconque est dedans, sans le connaître; mais si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point! ôtera-t-elle les yeux de dessus lui? Il ne perd rien auprès d'elle: on lui tient compte des doubles soupentes et des ressorts qui le font rouler plus mollement; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

I6 (IV)

Cette fatuité de quelques femmes de la ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, et que la rusticité des villageoises: elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

I7 (IV)

La subtile invention, de faire de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien, et qui doivent être rendus en espèce!

I8 (IV)

L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles et la toilette!

19 (IV)

Le bel et le judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances et à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume, pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelque relation de la Mingrèlie?

20 (I)

Pénible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite, et dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses, une femme que l'on connaît à peine, et une autre que l'on n'aime guère! Qui considérerait bien le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleurerait amèrement sur de si grandes misères.

21 (VII)

On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil: on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu: ces termes pour eux ne sont pas français. Parlez aux uns d'aunage, de tarif, ou de sol pour livre, et aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connaissent le monde, et encore parce qu'il a de moins beau et de moins spécieux; ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire, et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents. Il n'y a si vil praticien, qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il

n'y avait encore ni offices, ni commissions, ni présidents, ni procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette.

22 (V)

Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville: quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! Ils ne savaient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles. On ne les voyait point s'éclairer avec des bougies, et se chauffer à un petit feu: la cire était pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse; ils se persuadaient que l'homme avait des jambes pour marcher, et ils marchaient. Ils se conservaient propres quand il faisait sec; et dans un temps humide ils gâtaient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours, que le chasseur de traverser un guéret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée. On n'avait pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière; il y avait même plusieurs magistrats qui allaient à pied à la chambre ou aux enquêtes, d'aussi bonne grâce qu'Auguste autrefois allait de son pied au Capitole. L'étain dans ce temps brillait sur les tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers; l'argent et l'or étaient dans les coffres. Les femmes se faisaient servir par des femmes; on mettait celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs et de gouvernantes n'étaient pas inconnus à nos pères: ils savaient à qui l'on confiait les enfants des rois et des plus grands princes; mais ils partageaient le service de leurs domestiques avec leurs enfants, contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptaient en toutes choses avec eux-mêmes: leur dépense était proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et la campagne, tout était mesuré sur leurs rentes et sur leur condition. Il y avait entre eux des distinctions extérieures qui empêchaient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissaient entier à leurs héritiers, et passaient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disaient point: Le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare; ils en avaient moins que nous, et en avaient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on était alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.

La Bruyère (1645-1696), *Les caractères ou Les moeurs de ce siècle* précédé de *Les caractères de Théophraste*: traduits du grec par La Bruyère. Texte editado por Robert Garapon [Documento electrónico: <http://gallica.bnf.fr/classique>]

LE MANS: A CIDADE COMO PALCO (O ROMANCE BARROCO)

Le sieur de La Rappiniere était lors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, et moi-même qui vous parle, je l'aurais été du mien si j'avais voulu; mais il y a longtemps, comme tout le monde sait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde.

[...]

Dans toutes les villes subalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot ou s'assemblent tous les jours les fainéants de la ville, les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent; c'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain et que les absents sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à More et chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Marianne devant une honorable compagnie à laquelle présidait le sieur de La Rappiniere.

Scarron, *Le Roman comique* (entre 1651 e 1657), capítulos II e III, edição de Yves Giraud, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, p. 67 e 69.

O SÉCULO XVIII

PARIS OU O REGRESSO AO PARAÍSO TERREAL (MARIVAUX: 1688-1763)

J'avais alors dix-huit à dix-neuf ans; on disait que j'étais beau garçon, beau comme peut l'être un paysan dont le visage est à la merci du hâle de l'air et du travail des champs. Mais à cela près j'avais effectivement assez bonne mine; ajoutez-y je ne sais quoi de franc dans ma physionomie; l'œil vif, qui annonçait un peu d'esprit, et qui ne mentait pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frère, j'arrivai donc à Paris avec ma voiture et ma bonne façon rustique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande ville; tout ce que j'y voyais m'étonnait moins qu'il ne me divertissait; ce qu'on appelle le grand monde me paraissait plaisant.

Je fus fort bien venu dans la maison de notre seigneur. Les domestiques m'affectionnèrent tout d'un coup; je disais hardiment mon sentiment sur tout ce qui s'offrait à mes yeux; et ce sentiment avait assez souvent un bon sens villageois qui faisait qu'on aimait à m'interroger.

Il n'était question que de Jacob pendant les cinq ou six premiers jours que je fus dans la maison. Ma maîtresse même voulut me voir, sur le récit que ses femmes lui firent de moi.

C'était une femme qui passait sa vie dans toutes les dissipations du grand monde, qui allait aux spectacles, soupait en ville, se couchait à quatre heures du matin, se levait à une heure après-midi; qui avait des amants, qui les recevait à sa toilette, qui y lisait les billets doux qu'on lui envoyait, et puis les laissait traîner partout; les lisait qui voulait, mais on n'en était point curieux; ses femmes ne trouvaient rien d'étrange à tout cela; le mari ne s'en scandalisait point. On eût dit que c'était là pour une femme des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle, ne passait point pour coquette; elle ne l'était point non plus, car elle l'était sans réflexion, sans le savoir; et une femme ne se dit point qu'elle est coquette quand elle ne sait point qu'elle l'est, et qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivrait dans l'état le plus décent et le plus ordinaire.

Telle était notre maîtresse, qui menait ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit et qu'on mange; c'était en un mot un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

[...]

Je voyais que du premier saut que je faisais à Paris, moi qui n'avais encore aucun talent, aucune avance, qui n'étais qu'un pauvre paysan, et qui me préparais à labourer ma vie pour acquérir quelque chose (et ce quelque chose, dans mes espérances éloignées, n'entraînait même en aucune comparaison avec ce qu'on m'offrait), je voyais, dis-je, un établissement certain qu'on me jetait à la tête.

Et quel établissement? Une maison toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes commissions dont je pouvais demander d'être pourvu sur-le-champ, enfin la protection d'un homme puissant, et en état de me mettre à mon aise dès le premier jour, et de m'enrichir ensuite.

N'était-ce pas là la pomme d'Adam toute revenue pour moi?

Je savourais la proposition: cette fortune subite mettait mes esprits en mouvement; le cœur m'en battait, le feu m'en montait au visage.

Le paysan parvenu, Primeira Parte, ed. de F. Deloffre (com a colaboração de F. Rubellin): Documento electrónico (<http://gallica.bnf.fr/classique>).

O LABIRINTO INTERIOR: A CIDADE E A MEDITAÇÃO SEGUNDO JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Nous n'avons guère de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher. Hier, passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Bièvre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barrière d'Enfer, et m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite rivière. Cette marche était fort indifférente en elle-même, mais en me rappelant que j'avais fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, et je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barrière d'Enfer, s'établit journallement en été une femme qui vend du fruit, de la tisane et des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez bonne grâce demander l'aumône aux passants. J'avais fait une espèce de connaissance avec ce petit bonhomme; il ne manquait pas chaque fois

que je passais de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premières fois je fus charmé de le voir, je lui donnais de très bon cœur, et je continuai quelque temps de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter et d'écouter son petit babil que je trouvais agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude se trouva je ne sais comment transformé dans une espèce de devoir dont je sentis bientôt la gêne, surtout à cause de la harangue préliminaire qu'il fallait écouter, et dans laquelle il ne manquait jamais de m'appeler souvent M. Rousseau pour montrer qu'il me connaissait bien, ce qui m'apprenait assez au contraire qu'il ne me connaissait pas plus que ceux qui l'avaient instruit. Dès lors je passai par là moins volontiers, et enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchais de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant, car rien de tout cela ne s'était offert jusqu'alors distinctement à ma pensée.

Les Rêveries du Promeneur solitaire (1776-78) – Sixième promenade –, ed. É. Leborgne, Paris, Garnier-Flammarion, 1997, p. 120-121.

DA CIDADE UTÓPICA...

CHAPITRE DIX-HUITIÈME: CE QU'ILS VIRENT DANS LE PAYS D'ELDORADO

[...]

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre, qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu près la millièame partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet

Cacambo et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

À CIDADE DO CAOS

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME: CANDIDE ET MARTIN APPROCHENT DES CÔTES DE FRANCE ET RAISONNENT

On aperçut enfin les côtes de France. «Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin? dit Candide. – Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit; et dans toutes, la principale occupation est l'amour, la seconde de médire, et la troisième de dire des sottises. – Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris? – Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais, par des filous, à la foire Saint-Germain; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là; je le veux croire.

– Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide; vous devinez aisément que, quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que Mlle Cunégonde; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnez-vous pas? – Très volontiers, dit Martin; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai partout. – À propos, dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? – Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. – Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit Candide. – Pour nous faire enrager, répondit Martin. – N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons

avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? – Point du tout, dit Martin; je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. – Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? – Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? – Oui, sans doute, dit Candide. – Eh bien! dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? – Oh! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..." En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux.

(Voltaire, *Candide ou l'optimisme. Traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759*, texto com introdução e notas de S. Léoni, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1995, p. 108-108, 121-123).

A CIDADE DEVASTADA

O TERRAMOTO DE LISBOA (1755) VISTO POR VOLTAIRE

POEME SUR LE DESASTRE DE LISBONNE (1756)

PREFACE

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Collao, et en dernier lieu celui du Portugal et du royaume de Fez. L'axiome *Tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible que tout, depuis longtemps, n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope donna son *Essai sur l'Homme*, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury, et du lord Bolingbroke, une

foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau que *tout est bien, que l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible*, etc. Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux; mais c'est une des imperfections de notre nature d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition: *Tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. "Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde, si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent."

Voilà les conclusions qu'on tirait du poème de M. Pope; et ces conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage Mais on devait l'envisager sous un autre aspect: il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'âme de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs: qu'arrive-t-il? Les hommes révoltés contre ces cris prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit: "Leibnitz, Pope, enseignent le fatalisme »; et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit: « Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison, et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire."

Pope avait dit *Tout est bien* en un sens qui était très recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poème sur le *Désastre de Lisbonne* ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé: il pense comme lui sur presque tous les points; mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *Tout est bien*. Il adapte cette triste et plus ancienne vérité, reconnue de tous les hommes, qu'il y a du mal sur la terre; il avoue que le mot *Tout est bien*, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si, lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes, furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines: "Tout est bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes; les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons; les êtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris: c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires; votre mal particulier n'est rien, vous contribuerez au bien général"; un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste. Et voilà ce que dit l'auteur du poème sur le *Désastre de Lisbonne*.

Il avoue donc avec toute la terre qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique; il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il se combat lui-même; il avoue qu'il y a autant de faiblesse dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud, que tous les philosophes ont embrouillé; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre des choses peut seule consoler des malheurs présents, et que la bonté de la providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, et dans les calamités de sa nature faibles et mortelle.

P. S. – Il est toujours malheureusement nécessaires d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE
OU EXAMEN DE CET AXIOME: "TOUT EST BIEN"

*O malheureux mortels! ô terre déplorable!
O de tous les mortels assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philosophes trompés qui criez: «Tout est bien»
Accourez, contemplez ces ruines affreuses
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours!
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous: "C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix"?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:
"Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes"?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages:
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes*

Ma plainte est innocente et mes cris légitimes
 Partout environnés des cruautés du sort,
 Des fureurs des méchants, des pièges de la mort
 De tous les éléments éprouvant les atteintes,
 Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
 C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
 Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
 Allez interroger les rivages du Tage;
 Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;
 Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi
 Si c'est l'orgueil qui crie "O ciel, secourez-moi!
 O ciel, ayez pitié de l'humaine misère!»

"Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire."

Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal
 Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
 Etes-vous assurés que la cause éternelle
 Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
 Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
 Sans former des volcans allumés sous nos pas?
 Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
 Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
 L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
 Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
 Je désire humblement, sans offenser mon maître,
 Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
 Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
 Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
 Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible
 Il n'est point orgueilleux, hélas! Il est sensible.

Les tristes habitants de ces bords désolés
 Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés
 Si quelqu'un leur disait: "Tombez, mourez tranquilles;

Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles.
 D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés
 D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
 Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales
 Tous vos maux sont un bien dans les lois générales
 Dieu vous voit du même oeil que les vils vermisseaux
 Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux?»
 A des infortunés quel horrible langage!
 Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
 Non, ne présentez plus à mon cœur agité
 Ces immuables lois de la nécessité
 Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.
 O rêves des savants! ô chimères profondes!
 Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé:
 Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
 Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable?
 Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
 Guérez-vous nos maux en osant les nier?
 Tous les peuples, tremblant sous une main divine
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
 Si l'éternelle loi qui meut les éléments
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
 Ils ne ressentent point des coups qui les écrasent:
 Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
 Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,
 Nous étendons les mains vers notre commun père.
 Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier:
 "Pourquoi suis-je si vil, si faible et si grossier?"
 Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;

Cette urne en se formant qui tombe fracassée
 De la main du potier ne reçut point un cœur
 Qui désirât les biens et sentît son malheur
 “Ce malheur, dites-vous, est le bien d’un autre être.”
 De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître;
 Quand la mort met le comble aux maux que j’ai soufferts
 Le beau soulagement d’être mangé des vers!
 Tristes calculateurs des misères humaines
 Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines
 Et je ne vois en vous que l’effort impuissant
 D’un fier infortuné qui feint d’être content.
 Je ne suis du grand tout qu’une faible partie:
 Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
 Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,
 Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.
 Le vautour acharné sur sa timide proie
 De ses membres sanglants se repaît avec joie;
 Tout semble bien pour lui, mais bientôt à son tour
 Un aigle au bec tranchant dévore le vautour;
 L’homme d’un plomb mortel atteint cette aigle altière:
 Et l’homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
 Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
 Sert d’aliment affreux aux oiseaux dévorants.
 Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
 Nés tous pour les tourments, l’un par l’autre ils périssent:
 Et vous composerez dans ce chaos fatal
 Des malheurs de chaque être un bonheur général!
 Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable.
 Vous criez: “Tout est bien » d’une voix lamentable,
 L’univers vous dément, et votre propre cœur
 Cent fois de votre esprit a réfuté l’erreur.
 Eléments, animaux, humains, tout est en guerre.

*Il le faut avouer, le mal est sur la terre:
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?
Est-ce le noir Typhon, le barbare Arimane,
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.*

*Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
Quel oeil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître:
Il existe pourtant. O tristes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint consoler notre race affligée;
Il visita la terre et ne l'a point changée!
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
"Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:
Il le voudra, sans doute »; et tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.*

*Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;
Ou la matière informe à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts nécessaires comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essayons ici des douleurs passagères:*

Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
 Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute
 Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.
 La nature est muette, on l'interroge en vain;
 On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le faible, et d'éclairer le sage.
 L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
 Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,
 Dans le mieux ordonné des univers possibles,
 Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
 Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs,
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable
 Subit également ce mal inévitable.
 Je ne conçois pas plus comment tout serait bien:
 Je suis comme un docteur, hélas! je ne sais rien.
 Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
 Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
 De la destruction la nature est l'empire.
 Un faible composé de nerfs et d'ossements
 Ne peut être insensible au choc des éléments;
 Ce mélange de sang, de liqueurs, et de poudre,
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas:
 C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.

*J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
 Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter:
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter,
 Assez sage, assez grand pour être sans système,
 Il les a tous détruits, et se combat lui-même:
 Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.
 Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
 Rien; le livre du sort se ferme à notre vue.
 L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
 Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré?
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue
 Que la mort engloutit et dont le sort se joue,
 Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
 Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;
 Au sein de l'infini nous élançons notre être,
 Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
 Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
 Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
 Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître.
 Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
 Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
 Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre;
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.
 Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;
 Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
 Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
 Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
 Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
 Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,*

*Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois:
D'autres temps, d'autres mœurs: instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:
"Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance."
Mais il pouvait encore ajouter l'espérance.*

[FIN]

(Voltaire, *Poème sur le Désastre de Lisbonne*: ATHENA e-text, http://hypo.ge-dip.etat-ge.ch/athena/voltaire/volt_lis.html).

OS SÉCULOS XIX-XX

Étienne de Jouy foi saudado no seu tempo como sendo o continuador de La Bruyère de *Les Caractères*. *L'Hermitte de la Chaussée d'Antin* é uma colectânea de artigos publicados inicialmente na *Gazette de France* entre 1811 e 1814 que retrata personagens e episódios da vida parisiense.

VICTOR JOSEPH ÉTIENNE DE JOUY, *L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN OU OBSERVATIONS SUR LES MOEURS ET LES USAGES PARISIENS AU DÉBUT DU XIXE SIÈCLE* (1813-1814) *

Le pont-des-arts

Pourquoi ce nom de pont-des-arts? En quoi les arts ont-ils lus de part à sa construction qu'à celle du pont-royal ou du pont de Neuilly? Il est probable que cette vague dénomination fera dire un jour quelque sottise aux continuateurs des Sauval et des Hurtaux. Je voudrais qu'on assignât aux monumens publics un nom qui rappelât ou leur fondateur, ou leur destination, ou leur origine. Je trouve tout simple qu'on ait appelé notre-dame et saint-Michel deux ponts dont l'un conduit à l'église et l'autre à la place du même nom; qu'on en ait récemment désigné deux autres par les noms glorieux d'Austerlitz et d'Iéna; mais que signifient ces mots de pont-rouge, de pont-neuf et de pont-des-arts. Le pont-rouge a depuis longtems perdu sa couleur primitive; le pont-neuf est maintenant un des plus vieux de Paris, et le pont-des-arts serait beaucoup mieux nommé le pont du louvre. Je commence par une bien petite observation; mais il me semble qu'un eu de bon sens ne gête jamais rien. Le pont-des-arts est construit en fer (ce à quoi l'académie n'a point pensé dans l'article de son dictionnaire où elle définit le mot pont: "bâtiment de pierre ou de bois élevé au-dessus d'une rivière»). Le premier pont en fer que l'on ait vu en Europe (il existe en Chine deux anciens modèles de ce genre de construction) est celui de Colebroch-Dale, dans la province de Shroop-Shire, d'une forme moins légère et moins élégante,

* As obras assinaladas com asterisco encontram-se disponíveis na Internet no sítio da BnF em <<http://gallica.bnf.fr/>>.

mais d'une plus grande étendue que le pont-des-arts. Ce dernier, commencé en 1804, est situé entre le pont-neuf et le pont-royal, en face du louvre et de l'ancien collège de Mazarin, aujourd'hui le palais de l'institut. Ce bâtiment de fer, considéré sous le rapport de l'architecture, a été l'objet de beaucoup d'éloges et de quelques critiques, dont la plus sérieuse était de manquer de solidité. Je ne suis pas obligé d'avoir une opinion sur ce sujet: et le pont-des-arts, comme tout autre lieu où je m'arrête, n'est pour moi qu'un théâtre: j'examine un moment la décoration, mais je fais surtout attention à la pièce et aux acteurs. Mardi matin, le tems était superbe; j'étais sorti pour me promener et me distraire des pensées sombres où je me sentais entraîner; je cherchais un lieu dont le mouvement m'arrachât en quelque sorte à moi-même, et dans lequel je pusse échapper au présent, au milieu d'objets propres à réveiller dans mon esprit d'imposans souvenirs. Je m'arrêtai sur le pont-des-arts. Appuyé sur la balustrade de fer qui règne dans toute sa longueur, mes yeux se portèrent alternativement sur toutes les parties du vaste tableau dont j'étais environné. Les parisiens jouissent, depuis quelques années, du spectacle de plusieurs panoramas représentant les villes les plus célèbres de l'Europe. Là, sous le chapiteau de tôle, le spectateur qui promène ses regards sur la toile circulaire où la peinture et l'optique ont combiné leurs merveilleux effets, se croit transporté dans le lieu même dont on lui présente l'image. Dans le grand nombre de ceux qui ont été admirer ce produit d'un art nouveau, quelques-uns, en passant sur le pont-des-arts, se sont-ils aperçus qu'ils avaient sous les yeux le plus beau panorama de l'univers? En effet, où trouver ailleurs un tableau aussi riche de fond, aussi varié d'accessoires, animé de scènes aussi vives, de personnages aussi divers? Le louvre est le premier édifice sur lequel s'arrêtent ma vue et ma pensée: je songe à tous les princes qui l'ont habité, à tous les événemens dont il a été le théâtre, à tous ceux qui doivent s'y passer encore. Je détourne involontairement les yeux de cette fenêtre d'où l'on prétend (sans autre preuve, il est vrai, que l'éloquente exclamation de Mirabeau à la tribune de l'assemblée nationale) que Charles IX, armé d'une carabine, tira sur ses sujets protestans dans l'exécrable journée de la saint-Barthélemy, dont le signal partit de cette église de saint-Germain-l'Auxerrois dont j'aperçois le clocher.

Paris em *Le Rouge et le Noir* representa para o principal protagonista do romance, Julien Sorel, a cidade dos grandes heróis napoleónicos e o palco onde se realizam as ambições de ascensão social.

STENDHAL, *LE ROUGE ET LE NOIR* (1830) *

– Monsieur, dit Julien, il me semble que je ne serai pas longtemps à Paris.

– A la bonne heure; mais remarquez qu'il n'y a de fortune, pour un homme de notre robe, que par les grands seigneurs. Avec ce je ne sais quoi d'indéfinissable, du moins pour moi, qu'il y a dans votre caractère, si vous ne faites pas fortune, vous serez persécuté; il n'y a pas de moyen terme pour vous. Ne vous abusez pas. Les hommes voient qu'ils ne vous font pas plaisir en vous adressant la parole; dans un pays social comme celui-ci, vous êtes voué au malheur, si vous n'arrivez pas aux respects.

Que seriez-vous devenu à Besançon, sans ce caprice du marquis de La Mole? Un jour, vous comprendrez toute la singularité de ce qu'il fait pour vous et, si vous n'êtes pas un monstre, vous aurez pour lui et sa famille une éternelle reconnaissance. Que de pauvres abbés, plus savants que vous, ont vécu des années à Paris, avec les quinze sous de leur messe et les dix sous de leurs arguments en Sorbonne!... Rappelez-vous ce que je vous contais, l'hiver dernier, des premières années de ce mauvais sujet de cardinal Dubois. Votre orgueil se croirait-il, par hasard, plus de talent que lui?

Moi, par exemple, homme tranquille et médiocre, je comptais mourir dans mon séminaire; j'ai eu l'enfantillage de m'y attacher. Eh bien! j'allais être destitué quand j'ai donné ma démission. Savez-vous quelle était ma fortune? J'avais cinq cent vingt francs de capital, ni plus ni moins; pas un ami, à peine deux ou trois connaissances. M. de La Mole, que je n'avais jamais vu, m'a tiré de ce mauvais pas; il n'a eu qu'un mot à dire, et l'on m'a donné une cure dont tous les paroissiens sont des gens aisés, au-dessus des vices grossiers, et le revenu me fait honte, tant il est peu proportionné à mon travail. Je ne vous ai parlé aussi longtemps que pour mettre un peu de plomb dans cette tête.

Encore un mot: j'ai le malheur d'être irascible; il est possible que vous et moi nous cessions de nous parler.

Si les hauteurs de la marquise, ou les mauvaises plaisanteries de son fils, vous rendent cette maison décidément insupportable, je vous conseille de finir vos études dans quelque séminaire à trente lieues de Paris, et plutôt au nord qu'au midi. Il y a au nord plus de civilisation et moins d'injustices; et, ajouta-t-il en baissant la voix, il faut que je l'avoue, le voisinage des journaux de Paris fait peur aux petits tyrans.

Quarto romance de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, sob a influência do romance histórico de Walter Scott, retrata a história de Quasimodo no Paris de finais do século XV.

VICTOR HUGO, *NOTRE-DAME DE PARIS* (1831) *

LIVRE PREMIER

I

LA GRAND'SALLE

Il y a aujourd'hui trois cent quarante-huit ans six mois et dix-neuf jours que les parisiens s'éveillèrent au bruit de toutes les cloches sonnant à grande volée dans la triple enceinte de la Cité, de l'Université et de la Ville.

Ce n'est cependant pas un jour dont l'histoire ait gardé souvenir que le 6 janvier 1482. Rien de notable dans l'événement qui mettait ainsi en branle, dès le matin, les cloches et les bourgeois de Paris. Ce n'était ni un assaut de picards ou de bourguignons, ni une chasse menée en procession, ni une révolte d'écoliers dans la vigne de Laas, ni une entrée de notredit très redouté seigneur monsieur le roi, ni même une belle pendaison de larrons et de larronnes à la Justice de Paris. Ce n'était pas non plus la survenue, si fréquente au quinzième siècle, de quelque ambassade chamarrée et empanachée. Il y avait à peine deux jours que la dernière cavalcade de ce genre, celle des ambassadeurs flamands chargés de conclure le mariage entre le dauphin et Marguerite de Flandre, avait fait son entrée à Paris, au grand ennui de Monsieur le cardinal de Bourbon, qui, pour plaire au roi, avait dû faire bonne mine à toute cette rustique cohue de bourgmestres flamands, et les régaler, en son hôtel de Bourbon, d'une moult belle moralité, sotie et farce, tandis qu'une pluie battante inondait à sa porte ses magnifiques tapisseries.

Le 6 janvier, ce qui mettait en émotion tout le populaire de Paris, comme dit Jehan de Troyes, c'était la double solennité, réunie depuis un temps immémorial, du jour des Rois et de la Fête des Fous.

Ce jour-là, il devait y avoir feu de joie à la Grève, plantation de mai à la chapelle de Braque et mystère au Palais de Justice. Le cri en avait été fait la veille à son de trompe dans les carrefours, par les gens de Monsieur le prévôt, en beaux hoquetons de camelot violet, avec de grandes croix blanches sur la poitrine.

La foule des bourgeois et des bourgeoises s'acheminait donc de toutes parts dès le matin, maisons et boutiques fermées, vers l'un des trois endroits désignés. Chacun avait pris parti, qui pour le feu de joie, qui pour le mai, qui pour le mystère. Il faut dire, à l'éloge de l'antique bon sens des badauds de Paris, que la plus grande partie de cette foule se dirigeait vers le feu de joie, lequel était tout à fait de saison, ou vers le mystère, qui devait être représenté dans la grand'salle du Palais bien couverte et bien close, et que les curieux s'accordaient à laisser le pauvre mai mal fleuri grelotter tout seul sous le ciel de janvier dans le cimetière de la chapelle de Braque.

Le peuple affluait surtout dans les avenues du Palais de Justice, parce qu'on savait que les ambassadeurs flamands, arrivés de la surveillance, se proposaient d'assister à la représentation du mystère et à l'élection du pape des fous, laquelle devait se faire également dans la grand'salle.

A acção de *Le Père Goriot* desenvolve-se em Paris. O romance começa por uma longa descrição da pensão Vauquer em 1819.

HONORÉ DE BALZAC, *LE PÈRE GORIOT* (1834-1835) *

I. Une pension bourgeoise

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison-Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les moeurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici: non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot; mais, l'oeuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes intra muros et extra. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent

être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles: à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant: Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah! sachez-le: ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Genève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là, les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croit le long des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Genève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides?

Georges Sand, pseudónimo literário de Aurore Dupin, redige a partir de 1847 um relato autobiográfico onde o Paris literário, o Paris das revoltas e das revoluções e também, como neste excerto, o Paris da epidemia de cólera, ocupa um lugar central.

GEORGES SAND, *HISTOIRE DE MA VIE* (1854-1855) *

Quand vint l'établissement au quai saint-Michel avec Solange, outre que j'éprouvais le besoin de retrouver mes habitudes naturelles, qui sont sédentaires, la vie générale devint bientôt si tragique et si sombre, que j'en dus ressentir le contre-coup. Le choléra enveloppa des premiers les quartiers qui nous entouraient. Il approcha rapidement, il monta, d'étage en étage, la maison que nous habitions. Il y emporta six personnes et s'arrêta à la porte de notre mansarde, comme s'il eût dédaigné une si chétive proie. Parmi le groupe de compatriotes amis qui s'était formé autour de moi, aucun ne se laissa frapper de cette terreur funeste qui semblait appeler le mal et qui généralement le rendait sans ressources. Nous étions inquiets les uns pour les autres, et point pour nous-mêmes. Aussi, afin d'éviter d'inutiles angoisses, nous étions convenus de nous rencontrer tous les jours au jardin du luxembourg, ne fût-ce que pour un instant, et quand l'un de nous manquait à l'appel, on courait chez lui. Pas un ne fut atteint, même légèrement. Aucun pourtant ne changea rien à son régime et ne se mit en garde contre la contagion. C'était un horrible spectacle que ce convoi sans relâche passant sous ma fenêtre et traversant le pont saint-Michel. En de certains jours, les grandes voitures de déménagements, dites tapissières, devenues les corbillards des pauvres, se succédèrent sans interruption, et ce qu'il y avait de plus effrayant, ce n'était pas ces morts entassés pêle-mêle comme des ballots, c'était l'absence des parents et des amis derrière les chars funèbres; c'était les conducteurs doublant le pas, jurant et fouettant les chevaux; c'était les passants s'éloignant avec effroi du hideux cortège; c'était la rage des ouvriers qui croyaient à une fantastique mesure d'empoisonnement et qui levaient leurs poings fermés contre le ciel; c'était, quand ces groupes menaçants avaient passé, l'abattement ou l'insouciance qui rendaient toutes les physionomies irritantes ou stupides. J'avais pensé à me sauver, à cause de ma fille; mais tout le monde disait que le déplacement et le voyage étaient plus dangereux que salutaires, et je me disais aussi que si l'influence pestilentielle s'était déjà, à mon insu, attachée à nous au moment du départ, il valait mieux ne pas la porter à Nohant, où elle n'avait pas pénétré et où elle ne pénétra pas. Et puis, du reste, dans les dangers communs dont rien ne peut préserver, on prend vite son parti. Mes amis et moi, nous nous disions que, le choléra s'adressant plus volontiers aux pauvres qu'aux riches, nous

étions parmi les plus menacés et devions, par conséquent accepter la chance sans nous affecter du désastre général où chacun de nous était pour son compte, aussi bien que ces ouvriers furieux ou désespérés qui se croyaient l'objet d'une malédiction particulière.

Baudelaire publica *Les Fleurs du mal* em 1857. Neste mesmo ano, a obra será condenada por “ofensa à moral religiosa” e à “moral pública e aos bons costumes”. O poeta, que residiu ao longo da sua existência em muitos dos bairros da capital francesa, evoca no poema “Le Cygne” o desaparecimento do Paris medieval condenado pela renovação hausmaniana.

CHARLES BAUDELAIRE, *LES FLEURS DU MAL* (1857) *

LXXXIX. – Le Cygne

A Victor Hugo

I

*Andromaque, je pense à vous! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,
A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel);
Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.
Là s'étalait jadis une ménagerie;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,*

*Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec
Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:
"Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre?"
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,
Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!*

II

*Paris change! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,
Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!
Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard;
A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs*

*Et tettent la Douleur comme une bonne louve!
 Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!
 Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!
 Je pense aux matelots oubliés dans une île,
 Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!*

Verlaine escreve os *Poèmes saturniens* sob o signo maligno de Saturno. O poema “Nocturne Parisien” propõe uma visão negativa do rio Sena ao invés de outros grandes rios.

PAUL VERLAINE, POÈMES SATURNIENS (1866) *

Nocturne Parisien

A Edmond Lepelletier

*Roule, roule ton flot indolent, morne Seine.—
 Sous tes ponts qu’environne une vapeur malsaine
 Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris,
 Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris.
 Mais tu n’en traînes pas, en tes ondes glacées,
 Autant que ton aspect m’inspire de pensées!
 Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font
 Monter le voyageur vers un passé profond,
 Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes,
 Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes.
 Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers
 Et reflète, les soirs, des boléros légers.
 Le Pactole a son or, le Bosphore a sa rive
 Où vient faire son kief l’odalisque lascive.
 Le Rhin est un burgrave, et c’est un troubadour
 Que le Lignon, et c’est un ruffian que l’Adour.
 [...]*

– Toi, Seine, tu n’as rien. Deux quais, et voilà tout,
Deux quais crasseux, semés de l’un à l’autre bout
D’affreux bouquins moisis et d’une foule insigne
Qui fait dans l’eau des ronds et qui pêche à la ligne.
Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin
Les passants alourdis de sommeil ou de faim,
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,
Qu’il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges
Et, s’accoudant au pont de la Cité, devant
Notre-Dame, songer, coeur et cheveux au vent!
Les nuages, chassés par la brise nocturne,
Courent, cuivreux et roux, dans l’azur taciturne.
Sur la tête d’un roi du portail, le soleil,
Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.
L’hirondelle s’enfuit à l’approche de l’ombre,
Et l’on voit voleter la chauve-souris sombre.
Tout bruit s’apaise autour. A peine un vague son
Dit que la ville est là qui chante sa chanson,
Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes;
Et c’est l’aube des vols, des amours et des crimes.
– Puis, tout à coup, ainsi qu’un ténor effaré
Lançant dans l’air bruni son cri désespéré,
Son cri qui se lamente et se prolonge, et crie,
Eclate en quelque coin l’orgue de Barbarie:
Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
Qu’enfants nous tapotions sur nos harmonicas
Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,
Vibrer l’âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
C’est écorché, c’est faux, c’est horrible, c’est dur,
Et donnerait la fièvre à Rossini, pour sûr;
Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées;

Sur une clef de sol impossible juchées,
 Les notes ont un rhume et les do sont des la,
 Mais qu'importe! l'on pleure en entendant cela!
 Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves,
 Sent à ces vieux accords couler en lui des sèves;
 La pitié monte au coeur et les larmes aux yeux,
 Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des cieux,
 Et dans une harmonie étrange et fantastique
 Qui tient de la musique et tient de la plastique,
 L'âme, les inondant de lumière et de chant,
 Mêle les sons de l'orgue aux rayons du couchant!
 – Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,
 Et la nuit terne arrive, et Vénus se balance
 Sur une molle nue au fond des cieux obscurs;
 On allume les becs de gaz le long des murs,
 Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques
 Dans le fleuve plus noir que le velours des masques;
 Et le contemplateur sur le haut garde-fou
 Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou
 Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme.
 Pensée, espoir serein, ambition sublime,
 Tout, jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,
 Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit!
 – Sinistre trinité! De l'ombre dures portes!
 Mané-Thécel-Pharès des illusions mortes!
 Vous êtes toutes trois, ô Goules de malheur,
 Si terribles, que l'Homme, ivre de la douleur
 Que lui font en perçant sa chair vos doigts de spectre,
 L'Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Electre,
 Sous la fatalité de votre regard creux
 Ne peut rien et va droit au précipice affreux;

*Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses
De tuer et d'offrir au grand Ver des épouses
Qu'on ne sait que choisir entre vos trois horreurs,
Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs
Des Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde,
Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde!
– Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres
Tes cargaisons de bois, de houille, et de cadavres!*

Ao escrever *L'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme*, Flaubert pretendeu retratar a história moral e sentimental de uma geração. A narração que começa em 1840 e acaba em 1867, conta a aprendizagem de Frédéric Moreau em Paris onde veio cursar Direito. Neste excerto, Frédéric assiste ao triunfo da Revolução de 1848.

GUSTAVE FLAUBERT, *L'ÉDUCATION SENTIMENTALE* (1869) *

Le palais regorgeait de monde. Dans la cour intérieure, sept bûchers flambaient. On lançait par les fenêtres des pianos, des commodes et des pendules. Des pompes à incendie crachaient de l'eau jusqu'aux toits. Des chenapans tâchaient de couper des tuyaux avec leurs sabres. Frédéric engagea un polytechnicien à s'interposer. Le polytechnicien ne comprit pas, semblait imbécile, d'ailleurs. Tout autour, dans les deux galeries, la populace, maîtresse des caves, se livrait à une horrible godaille. Le vin coulait en ruisseaux, mouillait les pieds, les voyous buvaient dans des culs de bouteille, et vociféraient en titubant.

– “Sortons de là », dit Hussonnet, “ce peuple me dégoûte. »

Tout le long de la galerie d'Orléans, des blessés gisaient par terre sur des matelas, ayant pour couvertures des rideaux de pourpre; et de petites bourgeoises du quartier leur apportaient des bouillons, du linge.

– “N'importe!” dit Frédéric, “moi, je trouve le peuple sublime.”

Le grand vestibule était rempli par un tourbillon de gens furieux; des hommes voulaient monter aux étages supérieurs pour achever de détruire tout; des gardes

nationaux sur les marches s’efforçaient de les retenir. Le plus intrépide était un chasseur, nu-tête, la chevelure hérissée, les buffleteries en pièces. Sa chemise faisait un bourrelet entre son pantalon et son habit, et il se débattait au milieu des autres avec acharnement. Hussonnet, qui avait la vue perçante, reconnut de loin Arnoux.

Puis ils gagnèrent le jardin des Tuileries, pour respirer plus à l’aise. Ils s’assirent sur un banc; et ils restèrent pendant quelques minutes les paupières closes, tellement étourdis, qu’ils n’avaient pas la force de parler. Les passants, autour d’eux, s’abordaient. La duchesse d’Orléans était nommée régente; tout était fini; et on éprouvait cette sorte de bien-être qui suit les dénouements rapides, quand à chacune des mansardes du château parurent des domestiques déchirant leurs habits de livrée. Ils les jetaient dans le jardin, en signe d’abjuration. Le peuple les hua. Ils se retirèrent.

L’attention de Frédéric et d’Hussonnet fut distraite par un grand gaillard qui marchait vivement entre les arbres, avec un fusil sur l’épaule. Une cartouchière lui serrait à la taille sa vareuse rouge, un mouchoir s’enroulait à son front sous sa casquette. Il tourna la tête. C’était Dussardier; et, se jetant dans leurs bras:

– “Ah! quel bonheur, mes pauvres vieux! » sans pouvoir dire autre chose, tant il haletait de joie et de fatigue.

Depuis quarante-huit heures, il était debout. Il avait travaillé aux barricades du Quartier Latin, s’était battu rue Rambuteau, avait sauvé trois dragons, était entré aux Tuileries avec la colonne Dunoyer, s’était porté ensuite à la Chambre, puis à l’Hôtel de Ville.

– “J’en arrive! tout va bien! le peuple triomphe! les ouvriers et les bourgeois s’embrassent! ah! si vous saviez ce que j’ai vu! quels braves gens! comme c’est beau!”

Et, sans s’apercevoir qu’ils n’avaient pas d’armes:

– “J’étais bien sûr de vous trouver là! Ç’a été rude un moment, n’importe!”

Une goutte de sang lui coulait sur la joue, et, aux questions des deux autres:

– “Oh! rien! l’éraflure d’une baïonnette!”

– “Il faudrait vous soigner, pourtant.”

– “Bah! je suis solide! qu’est-ce que ça fait? La République est proclamée! on sera heureux maintenant!”

Des journalistes, qui causaient tout à l’heure devant moi, disaient qu’on va affranchir la Pologne et l’Italie! Plus de rois, comprenez-vous? Toute la terre libre! toute la terre libre!”

Et, embrassant l'horizon d'un seul regard, il écarta les bras dans une attitude triomphante. Mais une longue file d'hommes couraient sur la terrasse, au bord de l'eau.

– “Ah! saprelotte! j'oubliais! Les forts sont occupés. Il faut que j'y aille! adieu!”

Il se retourna pour leur crier, tout en brandissant son fusil:

– “Vive la République!”

Bouvard e Pécuchet, romance inacabado publicado depois da morte do autor, descreve a amizade de dois empregados de escritório que decidem abandonar a capital depois de um deles ter recebido uma herança. Instalados em Chavignolle consagram-se ao estudo infrutífero das ciências e das artes. O início do romance conta o encontro em Paris das duas personagens.

GUSTAVE FLAUBERT, *BOUVARD ET PÉCUCHE*T (1881) *

Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu, un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue.

Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc.

Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin: Bouvard; pendant que

celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot: Pécuchet.

– “Tiens!” dit-il “nous avons eu la même idée, celle d’inscrire notre nom dans nos couvre-chefs.”

– “Mon Dieu, oui! on pourrait prendre le mien à mon bureau!”

– “C’est comme moi, je suis employé.”

Alors ils se considérèrent.

L’aspect aimable de Bouvard charma de suite Pécuchet.

Ses yeux bleuâtres, toujours entreclos, souriaient dans son visage colore. Un pantalon à grand-pont, qui godait par le bas sur des souliers de castor, moulait son ventre, faisait bouffer sa chemise à la ceinture; – et ses cheveux blonds, frisés d’eux-mêmes en boucles légères, lui donnaient quelque chose d’enfantin.

Il poussait du bout des lèvres une espèce de sifflement continu.

L’air sérieux de Pécuchet frappa Bouvard.

On aurait dit qu’il portait une perruque, tant les mèches garnissant son crâne élevé étaient plates et noires. Sa figure semblait tout en profil, à cause du nez qui descendait très bas. Ses jambes prises dans des tuyaux de lasting manquaient de proportion avec la longueur du buste; et il avait une voix forte, caverneuse.

Cette exclamation lui échappa: – “Comme on serait bien à la campagne!”

Mais la banlieue, selon Bouvard, était assommante par le tapage des guinguettes. Pécuchet pensait de même. Il commençait néanmoins à se sentir fatigué de la capitale, Bouvard aussi.

Et leurs yeux erraient sur des tas de pierres à bâtir, sur l’eau hideuse où une botte de paille flottait, sur la cheminée d’une usine se dressant à l’horizon; des miasmes d’égout s’exhalent. Ils se tournèrent de l’autre côté. Alors, ils eurent devant eux les murs du Grenier d’abondance.

Décidément (et Pécuchet en était surpris) on avait encore plus chaud dans les rues que chez soi!

O romance *Au Bonheur des dames*, 11.º volume do ciclo *Les Rougon Macquart*, descreve a transformação de uma loja de modas num gigantesco armazém. O autor para escrever esta obra inspirou-se em duas lojas existentes, *Le Bon Marché* e *Le Louvre*.

ÉMILE ZOLA, *AU BONHEUR DES DAMES* (1883) *

I

Denise était venue à pied de la gare Saint-Lazare, où un train de Cherbourg l'avait débarquée avec ses deux frères, après une nuit passée sur la dure banquette d'un wagon de troisième classe. Elle tenait par la main Pépé, et Jean la suivait, tous les trois brisés du voyage, effarés et perdus, au milieu du vaste Paris, le nez levé sur les maisons, demandant à chaque carrefour la rue de la Michodière, dans laquelle leur oncle Baudu demeurait. Mais, comme elle débouchait enfin sur la place Gaillon, la jeune fille s'arrêta net de surprise.

– Oh! dit-elle, regarde un peu, Jean!

Et ils restèrent plantés, serrés les uns contre les autres, tout en noir, achevant les vieux vêtements du deuil de leur père. Elle, chétive pour ses vingt ans, l'air pauvre, portait un léger paquet; tandis que, de l'autre côté, le petit frère, âgé de cinq ans, se pendait à son bras, et que, derrière son épaule, le grand frère, dont les seize ans superbes florissaient, était debout, les mains ballantes.

– Ah bien! reprit-elle après un silence, en voilà un magasin!

C'était, à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'octobre. Huit heures sonnaient à Saint-Roch, il n'y avait sur les trottoirs que le Paris matinal, les employés filant à leurs bureaux et les ménagères courant les boutiques. Devant la porte, deux commis, montés sur une échelle double, finissaient de pendre des lainages, tandis que, dans une vitrine de la rue Neuve-Saint-Augustin, un autre commis, agenouillé et le dos tourné, plissait délicatement une pièce de soie bleue. Le magasin, vide encore de clientes, et où le personnel arrivait à peine, bourdonnait à l'intérieur comme une ruche qui s'éveille.

– Fichtre! dit Jean. Ça enfonce Valognes... Le tien n'était pas si beau.

Denise hochait la tête. Elle avait passé deux ans là-bas, chez Cornaille, le premier marchand de nouveautés de la ville; et ce magasin, rencontré brusquement, cette

maison énorme pour elle, lui gonflait le cœur, la retenait, émue, intéressée, oublieuse du reste. Dans le pan coupé donnant sur la place Gaillon, la haute porte, toute en glace, montait jusqu'à l'entresol, au milieu d'une complication d'ornements, chargés de dorures. Deux figures allégoriques, deux femmes riantes, la gorge nue et renversée, déroulaient l'enseigne: *Au Bonheur des Dames*. Puis, les vitrines s'enfonçaient, longeaient la rue de la Michodière et la rue Neuve-Saint-Augustin, où elles occupaient, outre la maison d'angle, quatre autres maisons, deux à gauche, deux à droite, achetées et aménagées récemment. C'était un développement qui lui semblait sans fin, dans la fuite de la perspective, avec les étalages du rez-de-chaussée et les glaces sans tain de l'entresol, derrière lesquelles on voyait toute la vie intérieure des comptoirs. En haut, une demoiselle, habillée de soie, taillait un crayon, pendant que, près d'elle, deux autres déplaient des manteaux de velours.

– *Au Bonheur des Dames*, lut Jean avec son rire tendre de bel adolescent, qui avait u déjà une histoire de femme à Valognes. Hein? c'est gentil, c'est ça qui doit faire courir le monde!

Monsieur Bergeret à Paris é o quarto e último romance de uma série intitulada *Histoire contemporaine* cujo propósito é fazer uma acérrima crítica anticlerical. Bergeret instala-se em Paris, segue com atenção os últimos sobressaltos do caso Dreyfus e vive a agitação da Exposição Universal.

ANATOLE FRANCE, *MONSIEUR BERGERET À PARIS* (1899-1901) *

M. Bergeret, lors de sa venue à Paris, s'était logé, avec sa soeur Zoé et sa fille Pauline, dans une maison qui allait être démolie et où il commençait à se plaire depuis qu'il savait qu'il n'y resterait pas. Ce qu'il ignorait, c'est que, de toute façon, il en serait sorti au même terme. Mademoiselle Bergeret l'avait résolu dans son coeur. Elle n'avait pris ce logis que pour se donner le temps d'en trouver un plus commode et s'était opposée à ce qu'on y fit des frais d'aménagement.

C'était une maison de la rue de Seine, qui avait bien cent ans, qui n'avait jamais été jolie et qui était devenue laide en vieillissant. La porte cochère s'ouvrait humblement sur une cour humide entre la boutique d'un cordonnier et celle d'un emballeur. M. Bergeret y logeait au second étage et il avait pour voisin de palier un réparateur de tableaux, dont la porte laissait voir, en s'entr'ouvrant, de petites toiles sans cadre autour d'un poêle de faïence, paysages, portraits anciens et une dormeuse à la chair

ambrée, couchée dans un bosquet sombre, sous un ciel vert. L'escalier, assez clair et tendu aux angles de toiles d'araignées, avait des degrés de bois garnis de carreaux aux tournants. On y trouvait, le matin, des feuilles de salade tombées du filet des ménagères. Rien de cela n'avait un charme pour M. Bergeret. Pourtant il s'attristait à la pensée de mourir encore à ces choses, après être mort à tant d'autres, qui n'étaient point précieuses, mais dont la succession avait formé la trame de sa vie.

Chaque jour, son travail accompli, il s'en allait chercher un logis. Il pensait demeurer de préférence sur cette rive gauche de la Seine, où son père avait vécu et où il lui semblait qu'on respirât la vie paisible et les bonnes études. Ce qui rendait ses recherches difficiles, c'était l'état des voies défoncées, creusées de tranchées profondes et couvertes de monticules, c'était les quais impraticables et à jamais défigurés. On sait en effet, qu'en cette année 1899 la face de Paris fut toute bouleversée, soit que les conditions nouvelles de la vie eussent rendu nécessaire l'exécution d'un grand nombre de travaux, soit que l'approche d'une grande foire universelle eût excité, de toutes parts, des activités démesurées et une soudaine ardeur d'entreprendre. M. Bergeret s'affligeait de voir que la ville était culbutée, sans qu'il en comprit suffisamment la nécessité. Mais, comme il était sage, il essayait de se consoler et de se rassurer par la méditation, et quand il passait sur son beau quai Malaquais, si cruellement ravagé par des ingénieurs impitoyables, il plaignait les arbres arrachés et les bouquinistes chassés, et il songeait, non sans quelque force d'âme :

– J'ai perdu mes amis et voici que tout ce qui me plaisait dans cette ville, sa paix, sa grâce et sa beauté, ses antiques élégances, son noble paysage historique, est emporté violemment. Toutefois, il convient que la raison entreprenne sur le sentiment. Il ne faut pas s'attarder aux vains regrets du passé ni se plaindre des changements qui nous importunent, puisque le changement est la condition même de la vie. Peut-être ces bouleversements sont-ils nécessaires, et peut-être faut-il que cette ville perde de sa beauté traditionnelle pour que l'existence du plus grand nombre de ses habitants y devienne moins pénible et moins dure.

Et M. Bergeret en compagnie des mitrons oisifs et des sergots indolents, regardait les terrassiers creuser le sol de la rive illustre, et il se disait encore :

– Je vois ici l'image de la cité future où les plus hauts édifices ne sont marqués encore que par des creux profonds, ce qui fait croire aux hommes légers que les ouvriers qui travaillent à l'édification de cette cité, que nous ne verrons pas, creusent des abîmes, quand en réalité peut-être ils élèvent la maison prospère, la demeure de joie et de paix.

SÉCULO XX

A série das *Claudine* escrita por Sidonie-Gabrielle Colette foi inicialmente sugerida, publicada e assinada pelo marido da autora, Willy. *Claudine à l'école* conta a instalação da jovem heróina Claudine em Paris.

COLETTE, *CLAUDINE À PARIS* (1900) – LGE, Livre de Poche, 1978

Le voyage, l'arrivée, le commencement de l'installation se perdent dans une brume de détresse. L'appartement sombre, entre deux cours, de cette rue Jacob triste et pauvre, me laissa dans une torpeur navrée. Sans bouger, je vis arriver, une à une, les caisses de livres, puis les meubles dépayés; je vis papa, excité et remuant, clouer des rayons, pousser son bureau de coin en coin, se gaudir à voix haute de la situation de l'appartement: "A deux de la Sorbonne, tout près de la Société de géographie, et la bibliothèque Sainte-Geneviève à la portée de la main!", j'entendis Mélie geindre sur la petitesse de sa cuisine – qui est pourtant, de l'autre côté du palier, une des plus belles pièces de l'appartement – et je souffris qu'elle nous servit, sous l'excuse de l'emménagement incomplet et difficile, des mangeailles... incomplètes et difficiles à ingérer. Une seule idée me rongea: "Comment, c'est moi qui suis ici, c'est moi qui ai laissé s'accomplir cette folie?" "Je refusai de sortir, je refusai obstinément de m'occuper de quoi que ce fût, d'utile, j'errai d'une chambre à l'autre, la gorge rétrécie et l'appétit absent. Je pris, au bout de dix jours, une si étrange mine, que papa lui-même s'en aperçut et s'affola tout de suite, car il fait toutes choses à fond et sans mesure. Il m'assit sur ses genoux, contre sa grande barbe tricolore, me berça dans ses mains noueuses qui sentaient le sapin à force d'installer des rayons... Je ne dis rien, je serrai les dents, car je lui gardais une farouche rancune... Et puis, mes nerfs tendus cédèrent dans une belle crise, et Mélie me coucha, toute brûlante.

Après ça, il se passa beaucoup de temps. Quelque chose comme une fièvre cérébrale avec des allures de typhoïde. Je ne crois pas avoir beaucoup déliré, mais j'étais tombée dans une nuit lamentable et je ne sentais plus que ma tête, qui me faisait si mal! Je me souviens d'avoir, pendant des heures couchée sur le côté gauche, suivi du bout de mon doigt, contre le mur, les contours d'un des fruits fantastiques imprimés sur mes rideaux; une espèce de pomme avec des yeux.

[...]

Eh bien, ce n'est pas si terrible de sortir seule dans Paris. J'ai rapporté de ma petite course à pied des observations très intéressantes: 1.° il fait beaucoup plus chaud qu'à Montigny; 2.° on a le dedans du nez noir quand on rentre; 3.° on se fait remarquer quand on stationne seule devant les kiosques à journaux; 4.° on se fait également remarquer quand on ne se laisse pas manquer de respect sur le trottoir.

Narrons l'incident relatif à l'observation n.° 4. Un monsieur très bien m'a suivie, rue des Saints-Pères. Pendant le premier quart d'heure, jubilation intérieure de Claudine. Suivie par un monsieur très bien; comme dans les images d'Albert Guillaume! Deuxième quart d'heure: le pas du monsieur se rapproche, je presse le mien, mais il garde sa distance. Troisième quart d'heure: le monsieur me dépasse, en me pinçant le derrière d'un air détaché. Bond de Claudine, qui lève son parapluie et l'assène sur la tête, du monsieur, avec une vigueur toute fresnoise. Chapeau du monsieur dans le ruisseau, joie immense des passants, disparition de Claudine confuse de son trop grand succès.

Du côté de chez Swann é o primeiro romance de *À la recherche du temps perdu*, onde o narrador recorda a personagem de Swann que o fascinara na infância.

MARCEL PROUST, *DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN* (1913) – Gallimard, Folio, 1988

Odette disait de quelqu'un

– “Il ne va jamais que dans les endroits chics. » Et si Swann lui demandait ce qu'elle entendait par là, elle lui répondait avec un peu de mépris

– “Mais les endroits chics, parbleu! Si, à ton âge, il faut t'apprendre ce que c'est que les endroits chics, que veux-tu que je te dise moi, par exemple, le dimanche matin, l'avenue de l'Impératrice, à cinq heures le tour du Lac, le jeudi l'Éden Théâtre, le vendredi l'Hippodrome, les bals...”

– Mais quels bals?

– “Mais les bals qu'on donne à Paris, les bals chics, je veux dire. Tiens, Herbinger, tu sais, celui qui est chez un coulissier? mais si, tu dois savoir, c'est un des hommes les plus lancés de Paris, ce grand jeune homme blond qui est tellement snob, il a toujours une fleur à la boutonnière, une raie dans le dos, des paletots clairs; il est avec ce vieux tableau qu'il promène à toutes les premières. Eh bien! il a donné un bal,

l'autre soir, il y avait tout ce qu'il y a de chic à Paris. Ce que j'aurais aimé y aller! mais il fallait présenter sa carte d'invitation à la porte et je n'avais pas pu en avoir. Au fond j'aime autant ne pas y être allée, c'était une tuerie, je n'aurais rien vu. C'est plutôt pour pouvoir dire qu'on était chez Herbinger. Et tu sais, moi, la gloriole! Du reste, tu peux bien te dire que sur cent qui racontent qu'elles y étaient, il y a bien la moitié dont ça n'est pas vrai... Mais ça m'étonne que toi, un homme si "pschutt", tu n'y étais pas."

Mais Swann ne cherchait nullement à lui faire modifier cette conception du chic; pensant que la sienne n'était pas plus vraie, était aussi sotte, dénuée d'importance, il ne trouvait aucun intérêt à en instruire sa maîtresse, si bien qu'après des mois elle ne s'intéressait aux personnes chez qui il allait que pour les cartes de pesage, de concours hippique, les billets de première qu'il pouvait avoir par elles. Elle souhaitait qu'il cultivât des relations si utiles mais elle était par ailleurs portée à les croire peu chic, depuis qu'elle avait vu passer dans la rue la marquise de Villeparisis en robe de laine noire, avec un bonnet à brides.

– Mais elle a l'air d'une ouvreuse, d'une vieille concierge, darling! Ça, une ma comme ça!

Elle ne comprenait pas que Swann habitât l'hôtel du quai d'Orléans que, sans oser le lui avouer, elle trouvait indigne de lui.

Guillaume Apollinaire publica em 1913 a sua primeira grande obra poética, *Alcools*, que se destaca nomeadamente pela ausência de pontuação. "Zone" que inicia a colectânea indica no primeiro verso o propósito modernista da obra onde a cidade representa o lugar por excelência da modernidade.

GUILLAUME APOLLINAIRE, *ALCOOLS* (1913) *

ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

*Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation*

*Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers*

*J'ai vu ce matin une rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténodactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes
[...]*

*Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près*

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
 C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté
 Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres
 Le sang de votre Sacré-Coeur m'a inondé à Montmartre
 Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
 L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
 Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse
 C'est toujours près de toi cette image qui passe
 [...]

Tu es à Paris chez le juge d'instruction
 Comme un criminel on te met en état d'arrestation
 Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
 Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
 Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
 J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter
 Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
 Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent les enfants
 Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
 Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
 Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
 Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
 Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre coeur
 Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels
 Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent
 Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges
 Je les ai vu souvent le soir ils prennent l'air dans la rue
 Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs
 Il y a surtout des juifs leurs femmes portent perruque
 Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

*Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux
Tu es la nuit dans un grand restaurant
Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant
Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey
Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées
J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre
J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche
Tu es seul le matin va venir
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues
La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive
Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie
Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances
Adieu Adieu
Soleil cou coupé*

É graças a Apollinaire que Blaise Cendrars vai descobrir, em Paris os artistas e escritores que compõem a vanguarda modernista.

BLAISE CENDRARS, *DIX-NEUF POÈMES ÉLASTIQUES* (1919) – Gallimard, Poésie n.º 17, 2001

O Tour Eiffel!

*Je ne t'ai pas chaussée d'or
Je ne t'ai pas fait danser sur les dalles de cristal
Je ne t'ai pas vouée au Python comme une vierge de Carthage
Je ne t'ai pas revêtue du péplum de la Grèce
Je ne t'ai jamais fait divaguer dans l'enceinte des menhirs
Je ne t'ai pas nommée Tige de David ni Bois de la Croix
Lignum Crucis*

O Tour Eiffel!

*Feu d'artifice géant de l'Exposition Universelle!
Sur le Gange
A Bénarès
Parmi les toupies onanistes des temples hindous
Et les cris colorés des multitudes de l'Orient
Tu te penches, gracieux Palmier!
C'est toi qui à l'époque légendaire du peuple hébreu
Confondis la langue des hommes
O Babel!
Et quelque mille ans plus tard, c'est toi qui retombais en langues de feu sur les
Apôtres rassemblés dans ton église
En pleine mer tu es un mât
Et au Pôle-Nord
Tu resplendis avec toute la magnificence de l'aurore boréale de ta télégraphie
sans fil
Les lianes s'enchevêtrent aux eucalyptus*

Et tu flottes, vieux tronc, sur le Mississippi
Quand
Ta gueule s'ouvre
Et un caïman saisit la cuisse d'un nègre
En Europe tu es comme un gibet
(Je voudrais être la tour, pendre à la Tour Eiffel!)
Et quand le soleil se couche derrière toi
La tête de Bonnot roule sous la guillotine
Au cœur de l'Afrique c'est toi qui cours
Girafe
Autruche
Boa
Equateur
Moussons
En Australie tu as toujours été tabou
Tu es la gaffe que le capitaine Cook employait pour diriger son bateau
d'aventuriers
O sonde céleste!
Pour le Simultané Delaunay, à qui je dédie ce poème,
Tu es le pinceau qu'il trempe dans la lumière
Gong tam-tam zanzibar bête de la jungle rayons-X express bistouri
symphonie
Tu es tout
Tour
Dieu antique
Bête moderne
Spectre solaire
Sujet de mon poème
Tour
Tour du monde
Tour en mouvement

O divertimento *Les Mariés de la Tour Eiffel*, música do Grupo dos Seis (Germaine Tailleferre, Georges Auric, Arthur Honegger, Darius Milhaud e Francis Poulenc), texto e coreografia de Jean Cocteau, foi criado no *Théâtre des Champs-Élysées*.

JEAN COCTEAU, *LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL* (1921) – Gallimard, Folio, 2001

DÉCOR

Première plate-forme de la Tour Eiffel. La toile du fond représente Paris à vol d'oiseau. Adroite, au second plan, un appareil de photographie, de taille humaine. La chambre noire forme un corridor qui rejoint la coulisse. Le devant de l'appareil s'ouvre comme une porte, pour laisser entrer et sortir des personnages. A droite et à gauche de la scène, au premier plan, à moitié cachés derrière le cadre, se tiennent deux acteurs, vêtus en phonographes, la boîte contenant le corps, le pavillon correspondant à leur bouche. Ce sont ces phonographes qui commentent la pièce et récitent les rôles des personnages. Ils parlent très fort, très vite et prononcent distinctement chaque syllabe. Les scènes se jouent au fur et à mesure de leur description.

Le rideau se lève sur un roulement de tambour qui termine l'ouverture. Décor vide.

Phono un. Vous êtes sur la première plate-forme de la Tour Eiffel.

Phono deux. Tiens ! Une autruche. Elle traverse la scène. Elle sort. Voici le chasseur. Il cherche l'autruche. Il lève la tête. Il voit quelque chose. Il épaula. Il tire.

Phono un. Ciel ! une dépêche.

Une grande dépêche bleue tombe des frises.

Phono deux. La détonation réveille le directeur de la Tour Eiffel. Il apparaît.

Phono un. Ah ! Ça, monsieur, vous vous croyez donc à la chasse ?

Phono deux. Je poursuivais une autruche. J'ai cru la voir prise dans les mailles de la Tour Eiffel.

Phono un. Et vous me tuez une dépêche.

Phono deux. Je ne l'ai pas fait exprès.

Phono un. Fin du dialogue.

Phono deux. Voici le photographe de la Tour Eiffel. Il parle. Que dit-il ?

Phono un. Vous n'auriez pas vu passer une autruche ?

Phono deux. Si! Si! je la cherche.

Phono un. Figurez-vous que mon appareil de photographie est détraqué. D'habitude, quand je dis: "Ne bougeons plus, un oiseau va sortir, c'est un petit oiseau qui sort. Ce matin, je dis à une dame: "Un petit oiseau va sortir" et il sort une autruche. Je cherche l'autruche, pour la faire entrer dans l'appareil.

Phono deux. Mesdames, messieurs, la scène se corse, car le directeur de la Tour Eiffel s'aperçoit soudain que la dépêche portait son adresse.

Phono un. Il l'ouvre.

Phono deux. "Directeur Tour Eiffel. Viendrons nous déjeuner, prière retenir table."

Phono un. Mais cette dépêche est morte.

Phono deux. C'est justement parce qu'elle est morte que tout le monde la comprend.

Phono un. Vite! Vite! Nous avons juste le temps de servir la table. Je vous supprime votre amende. Je vous nomme garçon de café de la Tour Eiffel. Photographe, à votre Poste!

Le Paysan de Paris escrito por Aragon ainda na sua fase surrealista é um relato poético de lugares parisienses que marcaram o imaginário da jovem geração de escritores e artistas.

LOUIS ARAGON, *LE PAYSAN DE PARIS* (1926) – Gallimard, La Bibliothèque Gallimard, 2004

“Le boulevard Haussmann est arrivé aujourd’hui rue Lafitte”, disait l’autre jour *l’Intransigeant*. Encore quelques pas de ce grand rongeur, et, mangé le pâté de maisons qui le sépare de la rue Le Peletier, il viendra éventrer le buisson qui traverse de sa double galerie le passage de l’Opéra, pour aboutir obliquement sur le boulevard des Italiens. C’est à peu près au niveau du Café Louis XVI qu’il s’abouchera à cette voie par une espèce singulière de baiser de laquelle on ne peut prévoir les suites ni le retentissement dans le vaste corps de Paris.

On peut se demander si une bonne partie du fleuve humain qui transporte journallement de la Bastille à la Madeleine d’incroyables flots de rêverie et de langueur ne va pas se déverser dans cette échappée nouvelle et modifier ainsi tout le cours des pensées d’un quartier, et peut-être d’un monde. Nous allons sans doute assister à un

bouleversement des modes de la flânerie et de la prostitution, et par ce chemin qui ouvrira plus grande la communication entre les boulevards et le quartier Saint Lazare, il est permis de penser que déambuleront de nouveaux types inconnus qui participeront des deux zones d'attraction entre lesquelles hésitera leur vie, et seront les facteurs principaux des mystères de demain.

Ceux ci naîtront ainsi des ruines des mystères d'aujourd'hui. Que l'on se promène dans ce passage de l'Opéra dont je parle, et qu'on l'examine. C'est un double tunnel qui s'ouvre par une seule porte au nord sur la rue Chauchat et par deux au sud sur le boulevard. Des deux galeries, l'occidentale, la galerie du Baromètre, est réunie à l'orientale (galerie du Thermomètre) par deux traverses, l'une à la partie septentrionale du passage, la seconde tout près du boulevard, juste derrière le libraire et le café qui occupent l'intervalle des deux portes méridionales. Si nous pénétrons dans la galerie du Thermomètre, qui s'ouvre entre le café que je signalais et la librairie Eugène Rey, passée la grille qui, la nuit, ferme le passage aux nostalgies contraires à la morale publique, on observe que presque toute l'étendue de la façade de droite, au rez-de-chaussée diverse avec ses étalages, son café, etc., aux étages semble entièrement occupée par un seul bâtiment: c'en est en effet un seul qui s'étend sur toute cette longueur, un hôtel dont les chambres n'ont d'autre air ni d'autre clarté que ceux de ce laboratoire des plaisirs, où l'hôtel puise sa raison d'être. Je me souviens que pour la première fois mon attention fut attirée sur lui par la contre-réclame que lui fait sur le mur qui forme le fond de la rue Chauchat l'hôtel de Monte-Carlo (dont nous verrons le hall galerie du Baromètre) et qui affirme fièrement qu'il *n'a rien à voir avec le meublé du Passage*. Ce *meublé*, au premier étage, est une maison de passe, mais au second, où les chambres sont assez basses de plafond, c'est tout simplement un hôtel où l'on loue au mois et à la semaine, à des prix assez raisonnables, des pièces malsaines et mesquines avec l'eau courante chaude et froide, et l'électricité.

Valéry Larbaud, *dandy* e viajante impenitente, com *jaune bleu blanc* assina uma série de textos de memórias de lugares por onde passou e viveu, um deles consagrado a sua estadia em Lisboa.

VALÉRY LARBAUD, *JAUNE BLEU BLANC* (1927) – Gallimard, Imaginaire n.º 259, 1991

J'ai pris conscience de Paris quand j'avais six ans, et depuis l'âge de neuf ans, je n'ai pas cessé d'y avoir mon principal établissement, mes intérêts les plus chers. Mais

cela me donne-t-il le droit de me dire Parisien? Et Un-Tel qui, lui, est né à Paris, n'aura-t-il pas raison de me considérer comme un intrus, comme un provincial, peut-être comme un "Heimatlos"¹, une espèce d'Angliche ou de Boche; comme un croquant ou comme un "croco", enfin comme un pitoyable ou détestable échantillon d'une de ces peuplades qui, n'étant pas vrai parisiennes, sont assises à l'ombre de la mort? car province et étranger, c'est une seule et même région infernale.

Mais ce même Un-Tel, qui m'accable de sa naissance parisienne: lorsque nous causons de nos souvenirs d'enfance, je le trouve bien discret en ce qui concerne l'impression produite sur lui par quelques faits importants de l'histoire de notre ville, – tels que les funérailles du maréchal de Mac-Mahon ou les Fêtes Russes, – qui m'ont laissé de si vifs souvenirs. Pourtant nous avons le même âge. Mais c'est qu'en ce temps-là, il n'était pas à Paris: c'était en ces années, auxquelles il ne fait jamais allusion, qu'il a passées à X..., petite ville du Languedoc dont sa famille est originaire (on dirait parfois qu'il en a gardé un peu d'accent). Il sera donc à son tour humilié par cet autre qui non seulement est né à Paris mais qui n'en est jamais sorti, sinon pour des excursions et des vacances de Parisien: banlieue et plages normandes.

Mais il se peut que même celui-là n'ait pas l'air parisien, que quelque chose en lui diffère ou l'éloigne du type parisien idéal, de l'idée qu'on se fait du Parisien. Et c'est ce qui arrivera, à coup sûr, s'il a une personnalité quelque peu hors du commun: on dira qu'il manque de ce je ne sais quoi, de cette qualité indéfinissable à laquelle on reconnaît le Parisien; et on expliquera cette dissidence par une origine picarde, bretonne ou auvergnate plus ou moins reculée. Un jeune Toulousain arrivé depuis six mois dans notre ville pourra donc sans difficulté trouver des traces de provincialisme chez les plus vieux habitants de Paris, car la notion de parisienneté, à ce moment-là, s'est exaspérée, exaltée et finalement réduite à l'absurde, le mot "provincial" devenant une de ces injures vagues, extensibles, applicables à tous les cas, injures majoritaires et policières comme jadis "panamiste" (quelle coïncidence!) ou "dreyfusard" et comme naguère "défaitiste" ou "embusqué".

1 On disait ainsi (Nota do Autor).

Nadja, texto publicado inicialmente em 1928 e na sua versão definitiva em 1964, centra-se no encontro, em Paris, de Breton com uma jovem chamada Nadja. Este relato vai servir de pretexto a uma interrogação dolorosa sobre a identidade e a loucura.

ANDRÉ BRETON, *NADJA* (1928/1964) – Gallimard, Folio, 1991

Le 4 octobre dernier², à la fin d'un de ces après-midi tout à fait désœuvrés et très mornes, comme j'ai le secret d'en passer, je me trouvais rue Lafayette: après m'être arrêté quelques minutes devant la vitrine de la librairie de *L'Humanité* et avoir fait l'acquisition du dernier ouvrage de Trotsky sans but je poursuivais ma route dans la direction de l'Opéra. Les bureaux, les ateliers commençaient à se vider, du haut en bas des maisons des portes se fermaient, des gens sur le trottoir se serraient la main, il commençait tout de même à y avoir plus de monde. J'observais sans le vouloir des visages, des accoutrements, des allures. Allons, ce n'étaient pas encore ceux-là qu'on trouverait prêts à faire la Révolution. Je venais de traverser ce carrefour dont j'oublie ou ignore le nom, là, devant une église. Tout à coup, alors qu'elle est peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me voit ou m'a vu. Elle va la tête haute, contrairement à tous les autres passants. Si frêle qu'elle se pose à peine en marchant. Un sourire imperceptible erre peut-être sur son visage. Curieusement fardée, comme quelqu'un qui, ayant commencé par les yeux, n'a pas eu le temps de finir, mais le bord des yeux si noir pour une blonde. Le bord, nullement la paupière (un tel éclat s'obtient et s'obtient seulement si l'on ne passe avec soin le crayon que sous la paupière. Il est intéressant de noter, à ce propos, que Blanche Derval, dans le rôle de Solange, même vue de très près, ne paraissait en rien maquillée. Est-ce à dire que ce qui est très faiblement permis dans la rue mais est recommandé au théâtre ne vaut à mes yeux qu'autant qu'il est passé outre à ce qui est défendu dans un cas, ordonné dans l'autre? Peut-être). Je n'avais jamais vu de tels yeux. Sans hésitation j'adresse la parole à l'inconnue, tout en m'attendant, j'en conviens du reste, au pire. Elle sourit, mais très mystérieusement, et, dirai-je, comme *en connaissance de cause*, bien qu'alors je n'en puisse rien croire. Elle se rend, prétend-elle, chez un coiffeur du boulevard Magenta (je dis: prétend-elle, parce que sur l'instant j'en doute et qu'elle devait reconnaître par la suite qu'elle allait sans but aucun).

2 On est en 1926. (Nota do autor em, 1962).

Voyage au bout de la nuit, primeiro romance de Céline suscita de imediato admirações e repulsas pelo seu estilo e ambiguidade ideológica, conta a errância de Ferdinand Bardamu, estudante de Medicina.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE, *VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT* (1932) – Gallimard, Folio, 1972

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. "Restons pas dehors! qu'il me dit. Rentrons!" "Je rentre avec lui. Voilà." "Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les oeufs à la coque! Viens par ici!" "Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur; pas de voiture, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos: "Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi! Siècle de vitesse! qu'ils disent. Où ça? Grands changements! qu'ils racontent. Comment ça? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits..." "Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là assis, ravis, à regarder les dames du café.

A obra intitulada *Exercices de style* é composta por 99 variações em torno de um banal episódio num autocarro parisiense.

RAYMOND QUENEAU, *EXERCICES DE STYLE* (1947) – Gallimard, Folio, 1982

En partie double

Vers le milieu de la journée et à midi, je me trouvai et montai sur la place-forme et la terrasse arrière d'un autobus et d'un véhicule des transports en commun bondé et quasiment complet de la ligne S et qui va de la Contrescarpe à Champerret. Je vis et remarquai un jeune homme et un vieil adolescent assez ridicule et pas mal grotesque: cou maigre et tuyau décharné, ficelle et cordelière autour du chapeau et couvre-chef.

Après une bousculade et confusion, il dit et profère d'une voix et d'un ton larmoyants et pleurnichards que son voisin et covoyageur fait exprès et s'efforce de le pousser et de l'importuner chaque fois qu'on descend et sort. Cela déclaré et après avoir ouvert la bouche, il se précipite et se dirige vers une place et un siège vides et libres.

Deux heures après et cent vingt minutes plus tard, je le rencontre et le revois Cour de Rome et devant la gare Saint-Lazare. Il est et se trouve avec un ami et copain qui lui conseille de et l'incite à faire ajouter et coudre un bouton et un rond de corozo à son pardessus et manteau.

Télégraphique

BUS BONDÉ STOP JNHOMME LONG COU CHAPEAU CERCLE
TRESSÉ APOSTROPHE VOYAGEUR INCONNU SANS PRÉTEXTE VALABLE
STOP QUESTION DOIGTS PIEDS FROISSÉS CONTACT TALON
PRÉTENDU VOLONTAIRE STOP JNHOMME ABANDONNE DISCUSSION
POUR PLACE LIBRE STOP QUATORZE HEURES PLACE ROME JNHOMME
ÉCOUTE CONSEILS VESTIMENTAIRES CAMARADE STOP DÉPLACER
BOUTON STOP SIGNÉ ARCTURUS.

Em 1947, Vian assina o mais conhecido dos seus romances. Num estilo aparentemente ligeiro que recorre aos trocadilhos e ao absurdo das situações, o autor constrói um romance grave sobre as relações amorosas e a condição do homem moderno no Paris do pós-Guerra.

BORIS VIAN, *L'ECUME DES JOURS* (1947) – LGF, Livre de Poche, 1997

Colin, debout au coin de la Place, attendait Chloé. La place était ronde, et il y avait une Église, des Pigeons, un Square, des banes, et, devant, des autos et des autobus, sur du macadam. Le soleil aussi attendait Chloé, mais lui pouvait s'amuser à faire des ombres, à faire germer des graines de haricot sauvage dans les interstices adéquats, à pousser des volets et rendre honteux un réverbère allumé pour raison d'inconscience de la part d'un Cépédéiste.

Colin roulait le bord de ses gants et préparait sa première phrase. Celle-ci se modifiait de plus en plus rapidement à mesure qu'approchait l'heure. Il ne savait pas que faire avec Chloé. Peut-être l'emmener dans un salon de thé, mais l'atmosphère en

est, d'ordinaire, plutôt déprimante, et les dames goinfres de quarante ans qui mangent sept gâteaux à la crème en détachant l'auriculaire, il n'aimait pas ça. Il ne concevait la goinfrie que pour les hommes, chez qui elle prend tout son sens sans leur enlever leur dignité naturelle. Pas au cinéma, elle n'acceptera pas. Pas au députodrome, elle n'aimera pas ça. Pas aux courses de veaux, elle aura peur. Pas à l'Hôpital Saint-Louis, c'est défendu. Pas au Musée du Louvre, il y a des satyres derrière les chérubins assyriens. Pas à la Gare Saint-Lazare, il n'y a plus que des brouettes et pas un seul train.

– Bonjour!...

Chloé était arrivée par-derrière. Il retira vite son gant, s'empêtra dedans, se donna un grand coup de poing dans le nez, fit "Ouille!..." et lui serra la main. Elle riait.

– Vous avez l'air bien embarrassé!....

Na colectânea *Oublieuse mémoire*, o poeta Supervielle, de origem uruguaia, evoca recordações que a memória com o tempo altera ou apaga.

JULES SUPERVIELLE, OUBLIEUSE MÉMOIRE (1949) – Gallimard, Blanche, 1980

CHAMPS-ÉLYSÉES

*Savez-vous que chaque jour cent poètes d'Amérique,
Remontent sans être vus l'Avenue des Champs-Élysées,
Et cent autres la descendent,
Et pendant le défilé, les marronniers cèdent la place à des palmiers hauts sur
pied,
Savez-vous que leur ferveur s'allume phosphorescente,
Et toute circulation en serait interrompue
Si les poètes n'arrangeaient les choses, avec le tact des fantômes,
À mesure qu'ils les dérangent.
Familiers de l'impossible et sur le bord du désordre,
Ils remettent tout en place,
Les passants les plus futés ne s'aperçoivent de rien.
Mais quel est donc ce bruit sourd sur les côtes d'Amérique?
Ce sont les poètes de France qui débarquent là-bas leurs doubles.*

Ohé Pablo et Alfonso, Jorge Luis, Carlos, Roberto, ohé Mario et Manuel et Augusto Frederico,

Ohé Sara et Gabriela, ohé Silvina et Juana, ohé Orfila et Cecilia

Voici les amis de France!

Interpellons-nous à voix forte à cause de ces espaces qui voudraient se mettre entre nous,

Même dans sa chambre, un poète est entouré de ses forêts,

Ouvertes, les portes, les fenêtres pour laisser passer la nature.

Ô poètes, rapprochons nos chaises à travers tout l'océan,

Elles n'en seront pas troublées ni le moins du monde mouillées,

Étant chaises de poètes,

Et s'il en est de boiteuses, c'est que la Terre a souffert.

Cinq ans durant, les étoiles ne brillèrent sur la France que jumelées à l'étoile innombrable de la mort,

Et l'aube, combien de fois armée comme une ennemie,

Ô poètes de la France, vous précéda clandestine

Pour se retourner tout d'un coup et vous fusiller le cœur.

Poètes des deux rivages,

Nous qui buvons nuit et jour à la fraîche source du monde

Et qui sommes familiers du pur compas des étoiles,

Traçons ensemble un arc-en-ciel avec ses couleurs scrupuleuses

(Nous laissons aux militaires leurs arcs de triomphe de pierre),

Notre grand pont suspendu chuchotera dans les airs,

Il veillera sur la terre,

Il brillera même la nuit sans effaroucher les astres,

Et penchons-nous sur la paix qui a le teint un peu jaune.

Que son sourire fragile prenne force en notre chant!

Il est temps que les hommes fassent comme s'ils étaient sans armes,

Même pas, au fond de leurs poches, un petit canif innocent!

Avril 1946.

Em *La chute*, última obra deixada concluída de Camus, o narrador, Jean-Baptiste Clamence confessa-se num bar de Amsterdão, a um desconhecido.

ALBERT CAMUS, *LA CHUTE* (1956) – Gallimard, Folio, 2001

Voyez-vous, cher monsieur, c'était un beau soir d'automne, encore tiède sur la ville, déjà humide sur la Seine. La nuit venait, le ciel était encore clair à l'ouest, mais s'assombrissait, les lampadaires brillaient faiblement. Je remontais les quais de la rive gauche vers le pont des Arts. On voyait luire le fleuve, entre les boîtes fermées des bouquinistes. Il y avait peu de monde sur les quais: Paris mangeait déjà. Je foulais les feuilles jaunes et poussiéreuses qui rappelaient encore l'été. Le ciel se remplissait peu à peu d'étoiles qu'on apercevait fugitivement en s'éloignant d'un lampadaire vers un autre. Je goûtais le silence revenu, la douceur du soir, Paris vide. J'étais content. La journée avait été bonne : un aveugle, la réduction de peine que j'espérais, la chaude poignée de main de mon client, quelques générosités et, dans l'après-midi, une brillante improvisation, devant quelques amis, sur la dureté de coeur de notre classe dirigeante et l'hypocrisie de nos élites.

J'étais monté sur le pont des Arts, désert à cette heure, pour regarder le fleuve qu'on devinait à peine dans la nuit maintenant venue. Face au Vert-Galant, je dominais l'île. Je sentais monter en moi un vaste sentiment de puissance et, comment dirais-je, d'achèvement, qui dilatait mon coeur. Je me redressai et j'allais allumer une cigarette, la cigarette de la satisfaction, quand, au même moment, un rire éclata derrière moi. Surpris, je fis une brusque volte-face: il n'y avait personne. J'allai jusqu'au garde-fou: aucune péniche, aucune barque. Je me retournai vers l'île et, de nouveau, j'entendis le rire dans mon dos, un peu plus lointain, comme s'il descendait le fleuve. Je restais là, immobile. Le rire décroissait, mais je l'entendais encore distinctement derrière moi, venu de nulle part, sinon des eaux. En même temps, je percevais les battements précipités de mon coeur. Entendez-moi bien, ce rire n'avait rien de mystérieux ; c'était un bon rire, naturel, presque amical, qui remettait les choses en place. Bientôt d'ailleurs, je n'entendis plus rien. Je regagnai les quais, pris la rue Dauphine, achetai des cigarettes dont je n'avais nul besoin. J'étais étourdi, je respirais mal. Ce soir-là, j'appelai un ami qui n'était pas chez lui. J'hésitais à sortir, quand, soudain, j'entendis rire sous mes fenêtres. J'ouvris. Sur le trottoir, en effet, des jeunes gens se séparaient joyeusement. Je refermai les fenêtres, en haussant les épaules ; après tout, j'avais un dossier à étudier. Je me rendis dans la salle de bains pour boire un verre d'eau. Mon image souriait dans la glace, mais il me sembla que mon sourire était double...

Perec, que fez parte do grupo OULIPO (Ouvroir de Littérature Potentielle), tenta neste texto uma descrição exaustiva de uma célebre praça da capital francesa.

GEORGES PEREC, *TENTATIVE D'ÉPUISEMENT D'UN LIEU PARISIEN* (1975) – Bourgois, 2003

Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice, par exemple: une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un fait tabac, un cinéma, une église à laquelle ont travaillé Le Vau, Gittard, Oppenord, Servandoni et Chalgrin et qui est dédiée à un aumônier de Clotaire II qui fut évêque de Bourges de 624 à 644 et que l'on fête le 17 janvier, un éditeur, une entreprise de pompes funèbres, une agence de voyages, un arrêt d'autobus, un tailleur, un hôtel, une fontaine que décorent les statues des quatre grands orateurs chrétiens (Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon), un kiosque à journaux, un marchand d'objets de piété, un parking, un institut de beauté, et bien d'autres choses encore.

Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste: ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance: ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages.

1

La date: 18 octobre 1974

L'heure 10 h. 30

Le lieu Tabac Saint-Sulpice

Le temps: Froid sec. Ciel gris. Quelques éclaircies.

Esquisse d'un inventaire de quelques-unes des choses strictement visibles:

– Des lettres de l'alphabet, des mots "KLM" (sur la pochette d'un promeneur), un "P" majuscule qui signifie "parking" "Hôtel Récamier", "St-Raphaët", "l'épargne à la dérive", "Taxis tête de station", "Rue du Vieux-Colombier", "Brasserie-bar La Fontaine Saint-Sulpice", "P ELF", "Parc SaintSulpice".

– Des symboles conventionnels: des flèches, sous le "P" des parkings, l'une légèrement pointée vers le sol, l'autre orientée en direction de la rue Bonaparte (côté Luxembourg), au moins quatre panneaux de sens interdit (un cinquième en reflet dans une des glaces du café).

– Des chiffres: 86 (au sommet d'un autobus de la ligne no 86, surmontant l'indication du lieu où il se rend: Saint-Germain-des-Prés), 1 (plaque du no 1 de la rue du Vieux-Colombier), 6 (sur la place indiquant que nous nous trouvons dans le 6e arrondissement de Paris).

- Des slogans fugitifs: “De l'autobus, je regarde Paris”
- De la terre: du gravier tassé et du sable.
- De la pierre: la bordure des trottoirs, une fontaine, une église, des maisons...
- De l'asphalte
- Des arbres (feuilles, souvent jaunissants)
- Un morceau assez grand de ciel (peut-être 1/6e de mon champ visuel)
- Une nuée de pigeons qui s'abat soudain sur le terre-plein central, entre l'église et la fontaine
- Des véhicules (leur inventaire reste à faire)
- Des êtres humains
- Une espèce de basset
- Un pain (baguette)
- Une salade (frisée?) débordant partiellement d'un cabas

Trajectoires:

Le 96 va à la gare Montparnasse

Le 84 va à la porte de Champerret

Le 70 va Place du Dr Hayem, Maison de l'O.R.T.F.

Le 86 va à Saint-Germain-des-Prés

Exigez le Roquefort Société le vrai dans son ovale vert

Aucune eau ne jaillit de la fontaine. Des pigeons se sont posés sur le rebord d'une de ses vasques.

Sur le terre-plein, il y a des bancs, des bancs doubles avec un dossier unique. Je peux, de ma place, en compter jusqu'à six. Quatre sont vides. Trois clochards aux gestes classiques (boire du rouge à la bouteille) sur le sixième.

Le 63 va à la Porte de la Muette

Le 86 va à Saint-Germain-des-Prés

Nettoyer c'est bien ne pas salir c'est mieux

Un car allemand

Une fourgonnette Brinks

Le 87 va au Champ-de-Mars

Le 84 va à la porte de Champerret

Couleurs:

rouge (Fiat, robe, St-Raphaët, sens uniques)

sac bleu

chaussures vertes

imperméable vert

taxi bleu

deux-chevaux bleue

Le 70 va à la Place du Dr Hayem, Maison de l'O.R.T.F.

méhari verte

Le 86 va à Saint-Germain-des-Prés: Yoghourts et desserts

Exigez le Roquefort Société le vrai dans son ovale vert

La plupart des gens ont au moins une main occupée: ils tiennent un sac, une petite valise, un cabas, une canne, une laisse au bout de laquelle il y a un chien, la main d'un enfant.

Un camion livre de la bière en tonneaux de métal (Kanterbraü, la bière de Maître Kanter)

Le 86 va à Saint-Germain-des-Prés

Le 63 va à la Porte de la Muette

Un car "Cityrama" à deux étages

Un camion bleu de marque mercédès

Un camion brun Printemps Brummell

Le 84 va à la porte de Champerret

Le 87 va au Champ-de-Mars

Le 70 va Place du Dr Hayem, Maison de l'O.R.T.F.

Le 96 va à la Gare Montparnasse

Darty Réal

Le 63 va à la Porte de la Muette

Casimir maître traiteur. Transports Charpentier.

Berth France S.A.R.L.

Le Goff tirage à bière

Le 96 va à la Gare Montparnasse

Auto-école

venant de la rue du Vieux-Colombier, un 84 tourne dans la rue Bonaparte (en direction du Luxembourg)

Walon déménagements

Fernand Carrascossa déménagements

Pommes de terre en gros

D'un car de touristes une Japonaise semble me photographier.

Un vieil homme avec sa demi-baguette, une dame avec un paquet de gâteaux en forme de petite pyramide

Le 86 va à Saint-Mandé (il ne tourne pas dans la rue Bonaparte, mais il prend la rue du Vieux-Colombier)

Le 63 va à la Porte de la Muette

Le 87 va au Champ-de-Mars

Le 70 va Place du Dr Hayem, Maison de l'O.R.T.F.

Venant de la rue du Vieux-Colombier, un 84 tourne dans la rue Bonaparte (en direction du Luxembourg)

Un car, vide.

D'autres Japonais dans un autre car

Le 86 va à Saint-Germain-des-Prés

Braun reproductions d'art

Accalmie (lassitude?)

Pause.

Robbe-Grillet, um dos autores do *Nouveau roman*, responde com virtuosismo a um desafio formal: elaborar um romance policial onde gradualmente são introduzidas dificuldades gramaticais da Língua Francesa.

ALAIN ROBBE-GRILLET, *DJINN* (1981-1985) – Minuit, 1991

J'entre dans un café, et je commande un express noir. Les Français n'aiment que le café italien; le café "français" n'est pas assez fort. Mais le plus mauvais de tous, pour eux, est le café américain... Pourquoi est-ce que je pense à l'Amérique? A cause de Djinn, encore une fois! Cela commence à m'agacer.

Paradoxe: pour ne pas être remarqué, en France, on demande un expresso italien. Est-ce que cela existe, "les Français", ou "les Américains"? Les Français sont comme ça... Les Français mangent ceci, et pas cela... Les Français s'habillent de cette façon-ci, ils marchent de cette manière-là... Pour manger, oui, c'est peut-être encore vrai, mais de moins en moins. Au-dessus du comptoir, il y a la liste des prix affichée au mur; je lis: *hot-dog, pizza, sandwiches, rollmops, merguez...*

Le garçon apporte une petite tasse de liquide très noir, qu'il dépose sur la table devant moi, avec deux morceaux de sucre enveloppés ensemble dans du papier blanc. Ensuite, il s'en va, emportant au passage un verre sale qui était resté sur une autre table.

Marguerite Duras, um dos nomes mais populares do *Nouveau roman*, sobretudo depois da publicação de *L'Amant*, tece em *La vie matérielle* reflexões sobre a sociedade contemporânea.

MARGUERITE DURAS, *LA VIE MATERIELLE* (1987) – P.O.L. éditeur, 1987

PARIS

Ici, la mer qui protège de l'étouffement, de l'ensevelissement dans la ville. Ici, Paris vous apparaît comme une bévue, un état inadmissible de la cité. C'est là, à Paris, que se trouve le marché de la mort, celui de la drogue, celui du sexe. C'est là qu'on assassine les vieilles dames. C'est là qu'on fout le feu aux immeubles dortoirs des Noirs, six en deux ans. C'est là qu'il y a tout un peuple automobile, qui est mal élevé avec sa bagnole, grossier, insultant, qui assassine avec sa bagnole: les nouveaux riches des circuits financiers de l'héro, les P.D.G. de la mort. Ça roule en Volvo et en B.M.W. Avant, ces marques C'était l'élégance dans ses conséquences cachées, celle des souliers, du parfum, de la voix et du parler poli à tout le monde. C'était si on veut le snobisme de la discrétion. Maintenant ces marques on n'a plus envie de les acheter. Paris la ville, la médina. On s'y perd. Le lieu le plus sûr pour protéger le crime,

l'effacer, l'absorber: la molécule de douze millions d'habitants. Un crime comme celui d'avant-hier, de Georges Besse, ne peut se concevoir qu'à Paris, à l'intérieur des aires protectrices, des murs de béton humain. Ses remparts, c'est son désordre. C'est le désordre qui scelle, anneau par anneau, ses banlieues successives. C'est arrivé en vingt ans. Les réseaux d'autoroutes traversent ce désordre et le desservent, qui aboutissent aux aéroports internationaux. Il n'y a pas de cartes routières de la banlieue, elles sont infaisables, c'est fini. A part les grands axes, on y a renoncé. A Paris, les bois sont mal famés. Le bois de Boulogne appartient la nuit à la police et aux prostituées et le jour aux dealers. Alors que nous reste-t-il à nous "les honnêtes gens"? C'est à Paris que les étrangers sont le plus mal reçus. C'est là qu'on mange le plus mal en France. Le 6^e arrondissement, cette ravissante plateforme de la culture française que viennent visiter les intellectuels du monde entier, est connu pour être un de ceux où on mange mal. Comme dans tous les lieux de tourisme, la cuisine du 6^e arrondissement est usinée à deux ou trois exceptions près dont la brasserie Lipp ou Le Petit Saint-Benoît. Ne parlons pas des restaurants asiatiques, du pâté ronron, ne disons rien, mais rien, rien, des petits chats asiatiques, pauvres bêtes, mais ne disons rien. C'est à Paris qu'il y a le plus de chiens. Mais ce n'est pas un vrai problème, les chiens, du moment qu'on ne les mange pas. Quelque chose est arrivé à cette ville. Quoi? L'automobile peut-être? J'aurais tendance à le croire. Ou alors, c'est le fait de mal travailler à l'école qui s'est poursuivi dans la vie, pour maintenant atteindre plusieurs générations. Peut-être on a mal étudié on a compris de moins en moins, puis, à force, on n'a plus rien compris du tout, rien. Et puis on a mal vécu après. Et ensuite on fuit. On n'a pas cru à l'école, ni à la petite école ni à la grande. On s'est mal conduit. On a perdu toute son éducation, toute sa politesse, sa finesse, tout son esprit, il ne reste que l'intelligence des affaires.

Mandriargues, herdeiro espiritual do romantismo alemão e dos escritores libertinos do séc. XVIII, criou uma obra singular. Observador atento da vida urbana, o título de *Tout disparaîtra* surgiu quando numa estação de metro reparou numa publicidade sobre saldos.

ANDRÉ PIERRE DE MANDRIARGUES, *TOUT DISPARAÎTRA* (1987) – Gallimard, Blanche, 2001

Un train arrive sur le quai d'en face, qui a déversé des êtres peu distincts qui se hâtent de se dérober à toute observation, puis il repart dans la direction de *Pont de*

Neuilly. Ensuite, c'est le sien qui se fait entendre dans le tunnel d'abord, qui montre ses feux, puis qui s'arrête et met des occupants en liberté. Ceux-là se sauvent comme s'ils avaient été victimes en vérité d'un rapt; alors Hugo entre dans le wagon de tête, dont la porte devant lui est ouverte. Il va descendre à la seconde station, *Châtelet*, d'où, en direction de *Porte d'Orléans*, il roulera jusqu'au quai *d'Odéon*, pour y quitter ce qu'à la manière d'un poète de l'âge classique il serait tenté de nommer le souterrain séjour. Remonté à la surface, après avoir traversé le boulevard Saint-Germain, par la rue Mazarine il n'aura pas long à marcher jusqu'à la rue Guénégaud et aux robes de Fortuny que de quelque poussiéreux emballage tireront pour lui les mains de Nora Nix. Quoiqu'il n'y ait pas foule dans le wagon, Hugo reste debout. Sans être très grand, il se juge un peu plus haut que la moyenne, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Une station a passé vite, *Louvre*, que l'on ne traverse pas sans sourire de son décor de vestibule de musée. En caractères romains, l'ordonnateur aurait pu y faire graver l'inscription ANDRÉ MALRAUX FECIT... Mais voilà le *Châtelet*. Une station vaste, pleine d'embranchements divers, bien connue de Hugo Arnold qui vient y flâner parfois pour le plaisir de voir de drôles de faces ou de s'adosser longuement à un mur émaillé à l'écoute de *blues* ou de gaol songs chantés au point de la meilleure acoustique par un jeune vagabond texan plus haut que lui d'une bonne tête et dont il a une vague connaissance, ne serait-ce que pour n'avoir jamais omis de garnir sa sébile posée à terre.

Dans les couloirs, cette fois, Hugo accélère le pas, descend des marches et se trouve au quai voulu quand le train arrive. En tête encore, la porte devant lui s'ouvre, il entre avec quelques autres et va s'asseoir sur un strapontin, à côté d'une jeune femme vêtue de noir dont il a vu que d'un rapide coup d'oeil elle l'avait inspecté quand il allait prendre place.

A obra de Modiano é atravessada pelas memórias da infância e da ocupação alemã de Paris durante a Segunda Guerra. É quase sempre com nostalgia que o narrador dos romances de Modiano descreve a capital francesa.

PATRICK MODIANO, *FLEURS DE RUINE* (1991) – Seuil, Points, 1997

Je revois les joueurs de billard au premier étage du Café de Cluny. je me trouvais là, un samedi après midi de janvier, le jour des funérailles de Churchill. C'est en 1966 que l'on a refait tous les cafés de la place et du boulevard Saint-Michel, puis quelques-uns se sont transformés ces dernières années en MacDonald's, comme le

Mahieu, où se réunissaient les joueurs de PMU et où l'on entendait le grésillement de la machine qui inscrivait le résultat des courses.

Jusqu'à la fin des années soixante, ce quartier était resté identique à lui-même. Les événements de Mai 68 dont il fut le théâtre n'ont laissé que des images d'actualités en noir et blanc, qui paraissent, avec un quart de siècle de recul, presque aussi lointaines que celles filmées pendant la Libération de Paris.

Autor polémico por ter escrito *Plateforme* onde descreve, nomeadamente, o turismo sexual na Tailândia, Houellebecq publica, em 1994, o seu primeiro romance.

MICHEL HOUELLEBECQ, *EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE* (1994) –
J'aiolu, J'ai lu Roman, 2005

Au milieu des Marcel

Le surlendemain était un dimanche. Je suis retourné dans le quartier, mais ma voiture est restée introuvable. En fait, je ne me souvenais plus où je l'avais garée; toutes les rues me paraissaient convenir, aussi bien. La rue Marcel-Sembat, Marcel Dassault... beaucoup de Marcel. Des immeubles rectangulaires, où vivent les gens. Violente impression d'identité. Mais où était ma voiture?

Déambulant entre ces Marcel, je fus progressivement envahi par une certaine lassitude à l'égard des voitures, et des choses de ce monde. Depuis son achat, ma Peugeot 104 ne m'avait causé que des tracas: réparations multiples et peu compréhensibles, accrochages légers... Bien sûr les conducteurs adverses feignent la décontraction, sortent leur formulaire de constat amiable, disent: "OK d'accord", mais au fond ils vous jettent des regards pleins de haine; c'est très déplaisant.

Et puis, si l'on voulait bien y réfléchir, j'allais au travail en métro; je ne partais plus guère en week-end, faute de destination vraisemblable; pour mes vacances j'optais le plus souvent pour la formule du voyage organisé, parfois pour celle du séjour-club. "À quoi bon cette voiture?" me répétais-je avec impatience en enfilant la rue Émile-Landrin.

Pourtant, ce n'est qu'en débouchant dans l'avenue Ferdinand-Buisson que l'idée me vint d'établir une déclaration de vol. Beaucoup de voitures sont volées de nos jours, surtout en proche banlieue; l'anecdote serait aisément comprise et admise, aussi bien par la compagnie, d'assurances que par mes collègues de bureau. Comment,

en effet, avouer que j'avais perdu ma voiture? Je passerais aussitôt pour un plaisantin, voire un anormal ou un guignol; c'était très imprudent. La plaisanterie n'est guère de mise, sur de tels sujets; c'est là que les réputations se forment, que les amitiés se font ou se défont. Je connais la vie, j'ai l'habitude. Avouer qu'on a perdu sa voiture, c'est pratiquement se rayer du corps social; décidément, arguons du vol.

Echenoz elaborou uma obra inspirada no romance policial onde a música tem particular importância (o jazz, em *Cherokee* de 1983, ou, mais recentemente, a música clássica em *Au piano* de 2003 e *Ravel* de 2005). *Je m'en vais* obteve o Prix Goncourt em 1999.

JEAN ECHENOZ, *JE M'EN VAIS* (1999) – Minuit, Collection Double, 2001

Six mois plus tard, vers dix heures également, le même Félix Ferrer descendit d'un taxi devant le terminal B de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, sous un soleil naïf de juin, voilé vers le nord-ouest. Comme Ferrer arrivait très en avance, l'enregistrement de son vol n'avait pas commencé: pendant trois petits quarts d'heure, l'homme dut arpenter les halls en poussant un chariot chargé d'une sacoche, d'un sac et de son manteau devenu épais pour la saison. Une fois qu'il eut repris un café, acheté des mouchoirs jetables et de l'aspirine effervescente, il chercha quelque endroit tranquille où patienter en paix.

S'il eut du mal à en trouver, c'est qu'un aéroport n'existe pas en soi. Ce n'est qu'un lieu de passage, un sas, une fragile façade au milieu d'une plaine, un belvédère ceint de pistes où bondissent des lapins à l'haleine chargée de kérosène, une plaque tournante infestée de courants d'air qui charrient une grande variété de corpuscules aux innombrables origines – grains de sable de tous les déserts, paillettes d'or et de mica de tous les fleuves, poussières volcaniques ou radioactives, pollens et virus, cendre de cigare et poudre de riz. Trouver un coin paisible n'y est pas des plus faciles mais Ferrer finit par découvrir, au sous-sol du terminal, un centre spirituel oecuménique dans les fauteuils duquel on pouvait calmement ne pas penser à grand-chose. Il y tua un peu de temps avant de faire enregistrer ses bagages et de traîner en zone détaxée où il n'acquiesça aucun alcool ni tabac ni parfum, ni rien. Il ne partait pas en vacances. Il n'était pas question de s'alourdir.

Il embarqua peu avant treize heures à bord d'un DC-10 dans lequel une musique sphérique, réglée au plus bas pour apaiser le client, l'accompagnait dans son installation.

Ferrer plia son manteau, l'introduisit avec la sacoche dans le caisson à bagages puis, installé dans le minuscule mètre carré qui lui était imparti contre un hublot, il entreprit de l'aménager: ceinture bouclée, journaux et revues disposés devant lui, lunettes et somnifère à portée de la main. Le siège contigu au sien étant par chance inoccupé, il pourrait l'utiliser comme annexe.